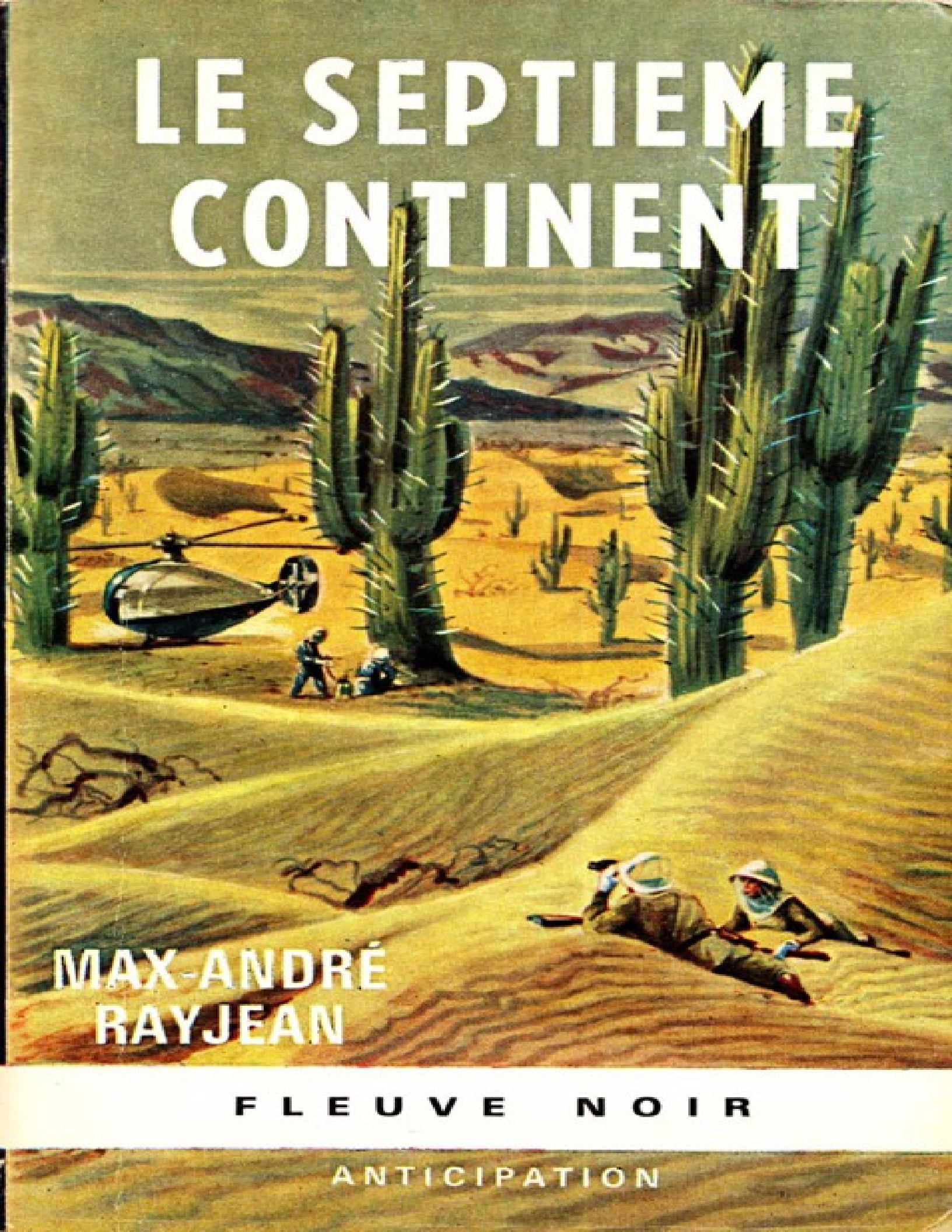


LE SEPTIEME CONTINENT

A science fiction illustration of a desert landscape. In the foreground, two figures wearing helmets and carrying equipment are crawling on sand dunes. In the middle ground, a helicopter is parked on a sandy plain near several tall, spiky cacti. Two people are standing near the helicopter. The background shows rolling hills and more cacti under a hazy sky.

MAX-ANDRÉ
RAYJEAN

F L E U V E N O I R

ANTICIPATION

LE SEPTIÈME CONTINENT

OceanofPDF.com

DU MEME AUTEUR

dans la même collection :

Attaque Sub-Terrestre.

Base spatiale 14.

Les parias de l'atome. (Grand Prix du roman science-fiction 1957. Traduit en italien, espagnol, brésilien.)

Chocs en synthèse.

La folie verte.

L'anneau des invincibles.

Soleils : échelle zéro.

Le monde de l'éternité.

Ere Cinquième.

Le péril des hommes.

L'ultra-univers.

Invasion «H ».

Puissance : facteur 3.

Les magiciens d'Andromède.

L'étoile de Goa.

Planètes captives.

L'oasis du rêve.

Terrom : âge « Un ».

La fièvre rouge.

Projet « Kozna ».

Round végétal.

L'escale des Zulhs.

L'astre vivant.

Les forçats de l'énergie.

Le cerveau de Silstar. (Traduit en espagnol.)

Le Zoo des Astors.

Plan S. 03.

Les clés de l'Univers.

Les anti-hommes.

OceanofPDF.com

M.-A. RAYJEAN

LE SEPTIEME CONTINENT

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, bld Saint-Marcel - PARIS-XIII^e

OceanofPDF.com

© 1967 « Editions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

OceanofPDF.com

CHAPITRE PREMIER

Edward Jans reposa son verre d'orangeade sur la table puis se replongea dans la lecture du journal. Il était distant, lointain, rêveur. Son front soucieux se plissait constamment et la fixité de son regard prouvait qu'un grave problème le préoccupait.

Sa femme savait qu'il était déprimé, pour tout dire, qu'il se remettait mal d'une dépression nerveuse. D'un coup, son activité s'était arrêtée, comme une pendule privée de son ressort. Il demeurait taciturne, inquiet, malgré les tranquillisants dont il se bourrait.

Jane soupira, navrée par cet état de choses qui durait depuis plusieurs semaines, et aucun symptôme d'amélioration ne s'annonçait.

— Tu veux une autre orangeade ?

Il secoua négativement la tête. Il parlait peu, très peu, le moins souvent possible. Il restait plutôt prostré, immobile, silencieux. Il se repliait sur lui-même.

Elle tenta une diversion :

— Tu sembles bien absorbé par le journal.

— Oui. J'ai trouvé un truc intéressant.

— Reprendrais-tu goût à la vie ? dit Jane avec espoir, le cœur battant.

Il haussa les épaules et se montra décevant. Son front ne se dérida pas.

— Bah ! La vie...

— Tais-toi ! supplia-t-elle. Tu me fais mal chaque fois que tu abordes ce chapitre. Tu voudrais te détruire que tu ne parlerais pas autrement. Tu guériras. Tu as trop travaillé ces dernières années. Tu devrais partir en vacances.

Il repoussa cette solution. Non, il était bien, chez lui. Comme il se cantonna à nouveau dans le mutisme, Jane n'insista pas et emporta le verre vide. Quand elle insistait, cela tournait généralement au drame. Edward s'emportait, se fâchait, son visage se crispait, se creusait dangereusement. Il se trouvait dans un état d'hypersensibilité et il fallait tout le tact, tout le doigté, et la patience, de sa femme pour ne pas envenimer une situation déjà déplorable.

Jans s'assura que son épouse était à la cuisine. Il l'entendit remuer de la vaisselle. Alors il gagna son bureau, s'assit dans le fauteuil, et posa le journal devant lui, ouvert à une certaine page.

Il décrocha le téléphone et composa un numéro sur le cadran. Il attendit à peine une minute. A l'autre bout du fil, il perçut la voix un peu aigrette de son correspondant.

— Allô ? Je vous écoute.

— Whit 05-43 ? Je vous appelle au sujet de votre annonce parue ce matin dans le *Sun*. Oui, ça m'intéresserait... Comment dites-vous ? D'accord, je note votre adresse et je passerai dans la journée.

Il raccrocha, plia le journal et l'enfouit dans la poche de sa veste. Il cria, en traversant le hall :

— Je sors. Je ne sais pas quand je rentrerai.

Jane jaillit de la cuisine comme un boulet de canon. Elle entendait cette phrase tous les jours, invariablement.

— Très bien, Edward, fit-elle, résignée. Je t'attendrai pour le dîner.

Il sortit sans explications. Sur le palier, il contempla sombrement la plaque de cuivre fixée à la porte :

« Docteur Edward Jans. Médecine générale. Consultations tous les jours sauf samedi, de 13 h à 16 heures. »

Puis, au-dessous, Jane avait collé une étiquette très explicite :

« Le docteur ne reçoit pas actuellement. »

Elle en avait assez d'ouvrir journallement la porte aux clients et de leur rabâcher toujours la même chose. Les gens admettaient mal qu'un docteur puisse interrompre son activité pour cause de maladie. Pourtant !...

Edward négligea l'ascenseur. Il descendit à pied les deux étages. Dans la rue inondée de soleil, il héla un taxi et donna une adresse en banlieue.

Le taxi traversa presque complètement New York. Cette foule grouillante sur les trottoirs, cette circulation intense, donnaient le vertige au médecin. Il ferma les yeux et il les rouvrit brusquement lorsque le chauffeur cria, croyant que son passager dormait réellement :

— Nous sommes arrivés, monsieur.

Le taxi parti, Jans resta seul devant la villa d'allure peu engageante. Une villa à un étage, un peu délabrée, vieillot, entourée d'un parc aux arbres mal taillés. Même pas des arbres, un bosquet épais, inextricable, où les mauvaises plantes et les ronces s'enchevêtraient.

Une profonde impression d'abandon émanait de cette demeure construite en vieilles pierres. Pourtant, c'était là. Edward ressassait l'adresse dans sa tête et il se souvenait très bien de la voix un peu aigrette entendue au téléphone.

Le portail rouillé grinça quand il poussa le battant. De l'herbe sèche envahissait l'allée et craquait sous les pieds. Août était particulièrement chaud et sec.

Jans épongea son front mouillé de sueur. En mémoire, il relut la petite annonce du *Sun*, juste un entrefilet de quelques lignes noyé au milieu d'une page. Mais une annonce extraordinaire, inhabituelle, en tout cas insolite :

« Déprimés, anxieux, neurasthéniques, candidats au suicide, nous vous offrons une chance. Une vie nouvelle, saine, aventureuse, avec certitude d'un retour à un équilibre psychique normal. Téléphoner à Whit 05-43. »

Vaste plaisanterie ou leitmotiv d'une organisation sérieuse ? La porte s'ouvrit et un homme parut, pas très jeune, avec une petite barbe grise, des yeux extrêmement brillants. Jans discerna beaucoup de vitalité dans cet organisme prématurément vieilli. Une vitalité plus intellectuelle que physique.

L'inconnu, au crâne chauve, portait des lunettes. y Il esquissa une courbette devant le visiteur et l'invita à pénétrer dans un bureau d'aspect aussi délabré, aussi vieillot que la maison elle-même. Ni l'homme, ni le décor, n'incitaient à la confiance.

Le type à lunettes parla et le praticien reconnut la voix aigrelette du téléphone.

— Asseyez-vous. Comment vous appelez-vous ?

— Edward Jans, docteur en médecine.

— Votre âge ?

— Quarante-sept ans.

— Pourquoi désirez-vous en finir avec la vie ?

Edward hésita quelques secondes, puis il se lança à corps perdu dans la filière dont il venait de franchir un des premiers éléments. Il ignorait ce qui l'attendait, ce que les annonceurs voulaient de lui. Ce plongeon dans l'inconnu ne l'effrayait pas. Au contraire, il s'en délectait, oubliant ses préoccupations.

— La vie ne m'a pas apporté les satisfactions que j'attendais, expliqua-t-il. Je ne critique pas ma femme, Jane. Elle a été pour moi une excellente épouse. Non, je parle de la vie en général, de son rythme épuisant, étourdissant. Une sorte de monstruosité, dévoreuse de substance nerveuse, qui vous vide, vous extirpe votre énergie.

Il fixa son interlocuteur, attentif, d'un air las :

— Que pouvez-vous pour moi ?

— Beaucoup. Cependant, avant de prendre une décision à votre sujet, une enquête s'avérera nécessaire. Rassurez-vous. Nos services fonctionnent avec célérité et cette formalité exigera très peu de temps. Quelques heures.

L'homme à lunettes joignit ses mains fines et soupira. Son travail consistait à éloigner les charlatans, les amateurs de sensations fortes, voire les simples curieux.

— Vous voulez vraiment vous suicider ?

— Bien sûr, protesta Edward avec impatience. Sinon votre annonce ne m'aurait pas intéressé.

— Nous saurons si vous pensez ce que vous dites, car nos méthodes de détection sont infaillibles. Conformément au contrat qui vous liera avec nous, nous vous informons que nous ne répondrons à aucune de vos questions concernant votre avenir. C'est clair ? D'ailleurs, si vous ne tenez pas à la vie, à quoi bon vous tourmenter pour ce qui vous arrivera ? De toute manière, vous vivrez d'une façon différente de celle qui était la vôtre jusque-là. Je ne peux pas vous en dire davantage.

— Beaucoup de personnes sont intéressées par votre annonce ?

— Je ne sais pas. Vous êtes notre premier client. Je pense que généralement, avant de nous téléphoner, les candidats réfléchissent sur la portée exacte de nos intentions.

Jans haussa les épaules. Il ne reculerait pas. Ce qui l'attendait ne pouvait pas être pire que la mort.

— Franchement, je cherche une échappatoire à ma maladie. Le suicide semble répondre à ce vœu.

L'homme chauve se dressa. Il était bizarre et prenait parfois certaines attitudes gauches. On aurait dit qu'il jouait un rôle, qu'il n'était pas vraiment dans la peau de son personnage.

— Suivez-moi, docteur Jans.

Il conduisit Edward à travers un couloir sombre où ne parvenait même pas la lumière du jour. Puis il ouvrit une porte et l'amorce d'un escalier apparut. Plusieurs marches, en ciment, accédaient à une cave, brillamment éclairée.

Au milieu de la pièce au plafond voûté, aux murs vétustes et humides, trônait un étrange appareil. Un siège métallique surmonté d'un casque à électrodes, relié à un tableau de commandes et de contrôle.

Edward songea à un électro-encéphalographe. Mais il ne s'expliquait pas l'utilité d'un tel matériel en ces lieux. Il s'étonna :

— Exerceriez-vous une activité illicite ?

— Je vous ai averti, docteur Jans. Ne posez pas de questions. Je ne vous répondrai pas. Asseyez-vous sur le siège.

Le médecin obéit. Pendant quelques secondes, sa volonté se révolta. Il aurait presque voulu fuir, retrouver Jane. Très rapidement, son état dépressif reprit le dessus, le submergea. Il ferma les yeux et sentit qu'on lui fixait le casque à électrodes sur la tête. Un contact froid, désagréable, salement insolite.

Comme il ne sentait rien, il rouvrit les yeux. L'homme chauve s'installait devant son clavier de commandes.

— Votre annonce dans le *Sun*... Ne va-t-elle pas attirer la police, vu son caractère énigmatique inhabituel ?

— Probablement, opina l'inconnu sans la moindre inquiétude. Mais les policiers ne trouveront rien de compromettant. Rien qui tombe sous le coup de la loi. Soyez tranquille, nous avons pris toutes nos précautions.

Il abaissa une manette. Aussitôt, un torrent d'énergie électrique se rua dans les électrodes tandis que les isolateurs fonctionnaient parfaitement et

évitait l'électrocution du patient.

Edward éprouva de multiples picotements sur tout le corps. Il en conclut qu'il ne s'agissait pas d'un électro-encéphalographe ordinaire. Mais il ne put approfondir davantage la question. Il sombra lentement dans une inconscience totale.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II

Quand Jans s'éveilla, il comprit au moins deux choses. D'abord, il avait dormi longtemps, très longtemps, plusieurs heures, et peut-être plusieurs jours. Ensuite, il ne se trouvait plus dans la cave où il avait subi l'épreuve de l'électro-encéphalographe, ou d'un appareil analogue.

Il était couché sur un lit de camp, dans un duvet. Il regarda autour de lui avec étonnement. Deux autres couchettes le côtoyaient et, sur chacune d'elles, un homme dormait.

Il s'extirpa du duvet et aperçut la lueur du jour qui entrait par une excavation. Marchant sur un sol sableux, il se dirigea vers l'orifice. Sa surprise augmenta lorsqu'il jeta un coup d'œil à l'extérieur.

Il découvrait un curieux panorama. Un désert de sable, que le soleil levant inondait. Aussi loin que la vue pouvait porter, s'étiraient des dunes, sans la moindre végétation. Quelques cailloux, brûlés de chaleur, accentuaient encore l'aridité du décor.

Edward se retourna. Il aperçut un chaos de rochers, où s'infiltrait une ouverture. Une grotte existait là. Mais comment était-il arrivé en ce lieu ? Qui étaient ses compagnons ?

Malgré l'heure matinale, le sable brûlait déjà les pieds. Le docteur revint dans la caverne, saturée d'une certaine fraîcheur. Il secoua les deux hommes qui dormaient comme des brutes.

Ils s'éveillèrent, les yeux lourds, la tête pesante, la bouche un peu pâteuse. Le plus jeune sauta hors du lit.

— Qu'est-ce qu'on fabrique, ici ?

— Je suis le docteur Edward Jans. Et vous ?

— Je m'appelle Philip Klin.

A son tour, l'autre homme se présenta. Il était gros, petit, le cheveu clairsemé et il portait des lunettes. Il devait avoir la cinquantaine.

— Henry Hokness, industriel à New York.

— Tiens ! s'exclama Klin. Moi aussi j'habite New York. Je suis comédien. Ou plutôt, j'essaie de jouer la comédie.

Il voûta ses épaules maigres. Il ne dépassait pas la trentaine. Il était grand, apparemment fragile, avec des cheveux noirs et un regard inquiet. Hypernerveux. Il ne connaissait pas Hokness. Il n'en avait même jamais entendu parler.

Certains points communs unissaient les trois hommes. Ils étaient tous citoyens des Etats-Unis, et ils habitaient New York. Ensuite, et surtout, ils avaient tous les trois répondu à la curieuse annonce du *Sun*. Ils se souvenaient très bien de la vieille maison de banlieue, du parc mal entretenu, de la cave inondée de lumière. Puis de cet inconnu chauve, à lunettes, au regard brillant.

Le premier, Edward expliqua pourquoi l'annonce du *Sun* l'avait intéressé. Klin hocha la tête.

— Moi, les contrats me fuyaient. Je n'avais plus d'argent en poche et, avec le ventre vide, qu'est-ce que vous voulez que je trouve de mieux ? J'en avais marre de la vie. J'ai téléphoné à Whit 05-43.

— Vous le regrettez ? dit Hokness en se lissant les cheveux du plat de la main.

— Non. Où que j'aille, je mangerai toujours mieux qu'avec un métier où je crevais de faim.

Henry Hokness entra à son tour dans les confidences. Il ne pouvait pas se dérober et il sentait que ses compagnons attendaient sa confession.

Désormais, ils étaient isolés du monde, ce monde qu'ils avaient décidé de fuir à jamais.

— J'avais une grosse affaire à New York. J'ai fait faillite. Ça m'a tourné la tête au point que j'envisageais le suicide. J'ai mis mon espoir sur cette annonce parue dans le *Sun*.

— Nous avons tous mis notre espoir sur ce numéro de téléphone, souligna Jans, Whit 05-43.

Il consulta sa montre. Elle s'était arrêtée. Cela signifiait qu'il avait perdu conscience depuis plus de vingt-quatre heures. Cette absence de base temporelle créait une atmosphère pénible. Vivaient-ils hors de leur Temps ?

Dans la grotte, hormis les lits de camp, il n'y avait rien. Pas un meuble, pas un objet. Klin se baissa, saisit une poignée de sable qu'il fit couler entre ses doigts, et se releva.

— On ne va quand même pas nous laisser là ! s'impatientait-il. Ça rimerait à quoi ?

— Vous savez, assura Edward, mieux vaudrait ne pas se poser des tas de questions. Elles resteront sans réponse. L'homme de la villa ne paraissait guère bavard.

Brusquement, ils tressaillirent tous les trois. Une silhouette s'encadra à l'entrée de la grotte, et l'homme qu'ils évoquaient, le type chauve, à lunettes, marcha vers eux. Il parut jaillir du néant. Lors de sa brève inspection extérieure, Edward n'avait noté la présence d'aucun véhicule.

L'homme sourit. Il portait un paquet de journaux sous le bras. Il les distribua à ses « clients ».

— Lisez la rubrique des faits divers. Ça vous intéressera.

Il était de plus en plus énigmatique, hors de la peau de son personnage. Néanmoins, il restait maître de lui, imperturbable, d'un calme étonnant et d'une sûreté insolite.

Klin lisait avidement les journaux de New York. La date portait celle du 22 août. Ils étaient donc dans cette grotte depuis trois jours, puisqu'ils s'étaient rendus à la villa de banlieue dans la journée du 19.

— Regardez ! hurla soudain Klin, blême comme un mort.

Jans et Hokness consultèrent la même page que le comédien. Ils cherchèrent dans les faits divers. Toute leur raison chancela.

Le journal mentionnait qu'on avait retrouvé trois cadavres. Deux dans des rivières près de New York, l'autre sur une plage de l'Atlantique. Tous trois étaient morts noyés, par suite d'une immersion prolongée. La rapide

enquête, effectuée par la police, avait conclu à un suicide. Les trois victimes avaient toutes parlé de se tuer. L'une souffrait de dépression, L'autre avait fait faillite et la troisième était un pauvre type sans argent et sans travail. On avait retrouvé leurs papiers sur eux et on les avait identifiés facilement.

— Nous... nous sommes donc morts ? hoqueta Hokness, le front mouillé de sueur.

Il chercha dans sa veste et n'y trouva pas effectivement ses papiers. Il se palpa et se pinça si fort qu'il cria de douleur.

— Dites-moi, docteur... haleta-t-il.

— Allons, calmez-vous, dit Jans. Ne vous effrayez pas. Que vous soyez mort ou vivant, qu'importe ! Vous ne vouliez pas vous suicider ?

— Si..., balbutia l'industriel. Mais je ne croyais pas que la mort...

L'inconnu observa tour à tour ses trois clients. Il les jugea. Hokness était inquiet. Klin apparemment indifférent, et Jans très détendu. L'analyse des sentiments s'effectuait avec facilité et précision.

— Vous êtes morts, au moins officiellement, apprit l'étranger. Désormais, vous vous trouvez en dehors du circuit normal, en dehors de la vie. La police, votre famille, possèdent des explications valables à vos suicides qui n'ont, en fait, surpris personne.

Klin ne se contenta pas de ces maigres détails. Il insista :

— Morts officiellement, d'accord. Mais en réalité ?

— En réalité, vous êtes toujours vivants. Jamais vous n'avez plongé dans une rivière, ou dans l'océan. La preuve, vous avez dormi pendant trois jours, et vous ne vous trouvez plus à New York, même pas aux Etats-Unis.

— Où ? glapit le comédien.

— Je n'ai pas à vous répondre. Vous avez signé un contrat. Voulez-vous que je vous relise certaines clauses ?

— Inutile, grommela Klin. Je sais que nous n'avons pas le droit de poser des questions. Aussi je ne vous demande pas ce que vous comptez faire de nous. Mais nos cadavres qu'on a retrouvés...

Il marcha résolument vers l'inconnu et l'agrippa par le col de sa chemise. Sa nervosité reprenait le dessus.

— Oui, nos cadavres... Ça, j'exige une explication, et je ne vous lâcherai pas tant que...

Jans s'interposa :

— Voyons, Klin, modérez vos gestes. Vous oubliez trop rapidement que, sans cette annonce parue dans le *Sun*, vous seriez sans doute mort,

vraiment, noyé dans une rivière, parce que vous l'aviez décidé. Soyez beau joueur.

Le comédien ne lâcha pas prise. Au contraire, il secoua durement le type chauve, malingre. Celui-ci garda tout son sang-froid.

— Laissez-le, docteur Jans. Il se calmera.

En fait, instantanément, Klin lâcha l'inconnu. Il passa une main égarée sur son front et éprouva une sorte de vertige. Il chancela. Puis il se dirigea vers son lit de camp et s'y jeta. Très rapidement, il s'endormit.

La scène stupéfia Edward et Hokness. De quels pouvoirs prodigieux disposait l'étranger ? Nul doute, c'était lui, lui seul, qui avait obligé Klin à lâcher prise en le plongeant dans un sommeil irrésistible.

— Je vous laisse, messieurs, dit l'inconnu avec une courbette. Tâchez de convaincre votre jeune compagnon. Je comprends ses réactions. Un pacte nous lie. Je le respecterai. Vous aurez droit à une vie nouvelle et vous retrouverez votre équilibre psychique. Mais de votre côté, jouez le jeu. Vous avez accepté. Maintenant, il ne vous est plus possible de reculer. Vous l'avez constaté, vous êtes rayés des habitants de la Terre.

Il se retira silencieusement. Jans se précipita derrière lui, mais quand il apparut au seuil de la grotte, le soleil l'éblouit. Il plaça ses mains en visière devant ses yeux. Le sable brûlait la rétine, et l'inconnu s'était volatilisé.

L'accablante chaleur obligea Edward à battre en retraite. Il revint auprès d'Hokness et vérifia que Klin dormait toujours profondément.

— C'est vrai, conclut le docteur. Nous avons voulu cette situation. Alors il faut accepter toutes les clauses qu'elle comporte, même si elle devient insupportable.

Jans se replongea dans la lecture des journaux. Il songea que peut-être la mort aurait été préférable à ce qui l'attendait. Mais il se garda bien d'en parler à Hokness.

CHAPITRE III

Jans sursauta et s'éveilla brutalement. Il ouvrit les yeux et vit qu'une silhouette se penchait sur lui. Il faisait nuit. L'obscurité empêchait de discerner les traits. Klin ou Hokness ?

— C'est Klin, apprit le comédien. Excusez-moi, docteur, mais...

Il chuchotait à voix basse, comme s'il ne voulait pas qu'Hokness entendît. En réalité, il s'agissait de bien autre chose.

— Eh bien ! Klin, ça ne va pas ?

— Si, je ne dormais pas. Ou plutôt, je me suis réveillé. Vous ne remarquez rien ?

Edward promena son regard dans la grotte. Il lui sembla tout d'abord que la caverne était plus grande, plus spacieuse, plus profonde. Il aperçut le lit de camp, vide, de Klin. Puis celui d'Hokness. Mais il se dressa d'un bond et se frotta les yeux.

— Je ne rêve pas. Il y a un quatrième lit !

— Oui, dit le comédien. C'est pour ça que je vous ai réveillé.

Jans s'extirpa de son duvet. Le froid l'assaillit, mordant, brutal. Il frissonna. La caverne était une glacière alors que les autres nuits il n'avait jamais souffert du froid.

Il se leva, enfila un anorak et s'approcha du quatrième lit de camp. Dans le sac de couchage, quelqu'un dormait. On percevait sa respiration régulière, mais la cagoule du sac masquait le visage.

Jans hésita à réveiller le dormeur. Il attendrait le jour. D'ailleurs, celui-ci pointait, faiblement. Il donna bientôt assez de clarté pour que les deux hommes puissent se diriger. Ils restèrent stupéfaits.

— C'est une femme ! constatèrent-ils, debout devant le quatrième lit.

Peu à peu, les détails surgirent de l'ombre. D'autres détails, ahurissants, inexplicables. La caverne se prolongeait par un couloir, et déjà, Klin se précipitait. Il entra dans une autre grotte, plus petite, percée d'un orifice dans la voûte supérieure, et par où filtrait un rayon de lumière. L'aube.

Haletant, Jans rejoignit le comédien. La grotte annexe renfermait un tas d'objets. Ils les dénombrèrent, les étudièrent soigneusement. Il existait là tout un matériel de camping, complet, avec tous les accessoires. Des bouteilles de gaz portatives. Puis des vivres, sous forme de conserves, de rations. Des médicaments aussi, tout un échantillonnage, depuis l'aspirine jusqu'aux antibiotiques. Enfin, quelques outils, et des armes, des carabines et des munitions.

— Vous y comprenez quelque chose, docteur ?

— Non, sans doute aurons-nous bientôt une explication à cela.

— Vous pensez au type chauve, à lunettes ?

— Oui, il reviendra sûrement. En attendant...

Ils retournèrent dans la grotte centrale, où Hokness et la femme poursuivaient leur sommeil.

— Une nouvelle, dit Jans, désignant le quatrième lit de camp. On a dû l'amener ici pendant que nous dormions.

Il consulta sa montre.

— Elle est à nouveau arrêtée. Nous avons donc encore dormi plus de vingt-quatre heures. Que s'est-il passé pendant ce temps ? Nous avons changé de local. C'est incontestable.

Au lieu d'être sableux, comme le précédent, le sol était dur, rocheux. Edward et Klin traversèrent la grande caverne. Quand ils sortirent, par un orifice assez bas, obligeant à se baisser, ils découvrirent un autre décor, inconnu.

Des cactus géants se dressaient dans un désert de sable. Ils arboraient d'énormes piquants, sans doute vénéneux. Jans et Klin n'en avaient jamais vu d'aussi grands, même dans le Névada. D'autres plantes grasses croissaient entre les cactus, mais les deux hommes ne pouvaient pas leur donner de nom, car elles ne ressemblaient pas à leurs congénères terrestres.

Philip se baissa et ramassa une poignée de sable. Il était légèrement rougeâtre.

— Du sable ferrugineux, expliqua Edward. Vous venez jusqu'au sommet de cette dune ?

Il désignait une colline, à deux cents mètres. Klin acquiesça et ils marchèrent face au soleil. Un soleil jaunâtre, comparable à celui de la Terre, qui dardait déjà de chauds rayons, malgré l'heure matinale. Le sol s'abreuvait de chaleur et la différence de température, entre le jour et la nuit, devait être considérable.

Jans chercha où existait un désert ferrugineux. Il n'en trouva pas et renonça. D'ailleurs, il arrivait au sommet de la dune et le décor qu'il découvrit lui prouva qu'ils étaient dans un lieu extrêmement désolé, loin des routes habituelles.

Du sable, à perte de vue, du sable rougeâtre. Les cactus géants et les plantes grasses hachaient l'horizon. Il n'existait pas d'autre végétation. Si, peut-être, des racines qui ressemblaient aux mandragores, desséchées par le soleil.

La chaleur contraignit les deux hommes à battre en retraite. Ils retrouvèrent la grotte, presque climatisée. Hokness se levait en grognant et, résolument, Edward secoua la dormeuse.

Elle se réveilla. Sa tête jaillit de la cagoule. Elle était assez jolie, très jeune, avec des cheveux blonds, des yeux bleus et des lèvres un peu épaisses. La présence des trois hommes la gêna.

— Oh ! dit-elle. Que faites-vous ici ?

— Ne craignez rien, assura Edward. Je suis le docteur Jans. Je suppose que vous habitez New York.

— Oui, je m'appelle Helen Cadwell.

— Vous avez téléphoné à Whit 05-43 ?

L'étonnement grandit chez la jeune fille.

— Oui. Comment le savez-vous ?

Jans expliqua leur situation. Il donna même un certain luxe de détails. Helen Cadwell, mise en confiance, leur apprit qu'elle était étudiante en

chimie et que l'excès de travail l'avait conduite au bord de la dépression nerveuse.

— Je connais ça, dit le médecin. Vous vouliez vous suicider ?

— Oui, j'avais déjà tenté de m'asphyxier au gaz. Des voisins m'avaient secourue *in extremis*.

— Une récidiviste. Savez-vous si on vous a amenée directement ici ?

— Je l'ignore. Un individu chauve, à lunettes et à barbe grise, m'a coiffée d'un casque à électrodes. J'ai perdu conscience. Je... je ne m'éveille qu'à l'instant.

— Je comprends votre stupéfaction ! sourit Edward. Vous savez, j'ai l'impression que nous avons accompli un long, un très long voyage. J'ai même la conviction que nous ne sommes plus sur la Terre.

— Vous plaisantez, j'espère ! sursauta Hokness. Sur quoi basez-vous votre affirmation ?

— Demandez à Klin. Il pousse, dans les environs, des cactus et des plantes grasses qui ne croissent pas sur notre planète. Je ne prétends pas être expert en botanique, mais vous connaissez des cactus de cette taille ?

Edward tira Hokness par le bras et le poussa jusqu'à la sortie. L'industriel se baissa avec difficulté, à cause de son gros ventre, et s'extirpa au-dehors, par l'orifice. Le soleil l'éblouit. Il éprouva des brûlures sur tout le corps. Il rentra précipitamment, mais il avait eu le temps d'entrevoir les cactus.

Il épongea son front mouillé de sueur.

— Jamais je n'ai eu aussi chaud ! gémit-il.

— D'accord, Hokness, grogna Klin. J'en conviens.

Il fait au moins soixante-dix degrés au soleil. Mais les cactus, vous les avez vus ?

— Oui... énormes, gigantesques. Dix mètres de haut, ou davantage. Et puis, leurs épines... elles sont bleues.

— Bleues ? répéta Helen Cadwell. Les cactus n'ont jamais eu d'épines bleues !

— Ceux-là, si, confirma Jans.

Klin trouva un thermomètre parmi les objets déposés dans la grotte annexe. Il le porta au-dehors. Dix minutes plus tard, le mercure était monté à soixante-sept degrés. Or, il n'était que neuf heures du matin, du moins approximativement. La nuit, si Edward s'en rapportait au froid qui l'avait surpris en se levant, il gelait sûrement, l'extérieur.

— A quoi ça rime ? demanda Helen. C'est ça, la vie nouvelle promise par l'annonce du *Sun* ?

— Je crois..., commença Jans.

Il s'interrompit et soupira. Il allait dire des choses désagréables et il s'abstint. Inutile de décevoir ses compagnons, mais, pour lui, la chose ne faisait aucun doute. Ils se trouvaient hors du système solaire.

— Que vouliez-vous dire, docteur ? insista Hokness.

— Nous sommes entre les mains de créatures bizarres, aux capacités prodigieuses dont nous avons déjà admiré quelques échantillons. J'ignore ce qu'on exigera de nous. A défaut d'autres explications, nous jouons un rôle de pionniers. Je crois que nous devons nous débrouiller seuls, dans ce désert, et devant cette éventualité, des mains anonymes nous ont donné les moyens de survivre.

— Une opération de survie ? s'étonna Klin. Pourquoi ?

Edward haussa les épaules. Il n'émettait que des suppositions que rien encore ne confirmait.

— L'inconnu... L'inconnu chauve, à lunettes. Nous le reverrons sûrement. Il sait, lui, pourquoi nous sommes ici.

— Justement, conclut Helen Cadwell. C'est idiot, votre supposition. Ce type qui nous recevait dans une maison de banlieue... Il parlait l'américain à la perfection et il n'était pas extraterrestre, lui.

Ils attendirent vainement jusqu'à la nuit. Personne ne vint. Leur solitude resta entière. Jans enfila son anorak et sortit hors de la grotte. L'étudiante en chimie le rejoignit. Elle grelottait.

Ils observèrent le ciel piqueté d'étoiles. Un ciel sans nuages, translucide, d'une pureté extraordinaire. Les grands cactus se découpaient dans la nuit comme des fantômes. Pas une brise de vent n'agitait l'atmosphère. Le silence était profond, total.

— Je passe sur l'absence de lune, nota Jans. Mais observez bien la position des étoiles. Vous voyez le Chariot et la Polaire ?

— Non, avoua Helen, glacée jusqu'aux os. Nous nous trouvons peut-être aux antipodes.

— Vous ne les voyez pas parce qu'ils n'existent pas. Nous apercevons d'autres étoiles, dans un ordre différent... Je me suis toujours bien orienté d'après les étoiles. Ici, j'en suis incapable.

Helen Cadwell était doublement pâle : de froid et d'émotion. Ce qu'avouait le docteur confirmait sa thèse. Ils se trouvaient en dehors du

système solaire. C'était effrayant. Mais où, et pour combien de temps ? Les questions restaient sans réponse.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV

Les deux créatures contrôlaient plusieurs écrans. Trois, exactement. Tous transmettaient la même image, en noir et blanc, nette, d'une finesse extrême. Pourtant, la scène se déroulait à des centaines, et même des milliers de kilomètres. La technique était arrivée à une perfection maximale.

Les créatures ressemblaient aux Hommes. Elles y ressemblaient tellement qu'on s'y méprenait. Pourtant, incontestablement, elles n'appartenaient pas à la race humaine. Pas à celle de la Terre. Les costumes différaient.

A'Nko et son collègue C'Lha portaient des tuniques bleues qui leur descendaient jusqu'aux genoux. Leurs jambes étaient gainées de pantalons collants, souples, élastiques, de même couleur que les tuniques. Les vêtements provenaient d'un tissu synthétique.

A'Nko dissimulait son regard derrière des lunettes. Son crâne chauve, dénudé, sa courte barbe grise, son visage déjà ridé, prouvaient qu'il

atteignait largement la soixantaine, si l'on s'en référait à la longévité d'un Terrestre. Mais ces créatures vivaient peut-être plus vieilles.

C'Lha, encore jeune, hocha la tête. Il désigna les écrans.

— Vous y comprenez quelque chose ? Pourquoi ont-ils changé de vêtements ?

Le verre biconvexe, irradié d'une lumière éblouissante, montrait deux, hommes en burnous. Ils avançaient dans le désert, sous l'implacable soleil qui brûlait le sable.

— Ils luttent contre les effets de la chaleur, expliqua A'Nko. C'est ce qui ressort de leur conversation. Les électrodes, logées dans leurs organes, nous transmettent de précieux renseignements. Dans les déserts de leur planète, les indigènes s'habillent ainsi pour se protéger du chaud et des vents de sable. Des vêtements de laine.

— Très intéressant, apprécia C'Lha. Vous pensez qu'ils s'adapteront ?

— Sans aucun doute. Ils passeront victorieusement le cap du premier test. Cela signifiera que nous aussi nous pourrions nous adapter, en copiant sur eux. Mais triompheront-ils de la maladie ? Il faut le souhaiter.

A'Nko avait le même visage que cet homme qui, un jour, avait reçu Edward Jans dans une vieille villa de banlieue, à New York. Il connaissait bien la Terre, ses habitants. Depuis de longues années, il étudiait les caractéristiques de ce monde, si semblable au sien.

C'Lha se déplaça, quitta le champ des écrans de contrôle, traversa le laboratoire, et se figea devant d'autres appareils. Des cadrans de mesure indiquaient la fiche de santé de Jans et de ses compagnons. Des enregistreurs notaient les pulsations cardiaques, le rythme respiratoire. D'autres précisaient la température du corps, l'état psychique, le mouvement des humeurs dans l'organisme et les sécrétions des glandes internes.

Un micro-émetteur, logé dans chaque Terrien, retransmettait cette multitude de renseignements à un satellite artificiel orbitant autour de la planète. Puis ce satellite-relais renvoyait les informations au sol, où, enfin, C'Lha et A'Nko les captaient.

— Ils s'éloignent de plus en plus de la grotte, nota C'Lha avec une certaine inquiétude. Ne risquent-ils pas de s'égarer ?

— Nous n'avons pas à intervenir, dit A'Nko. Nous nous sommes déjà donné beaucoup de mal pour amener jusqu'ici Jans et ses compagnons. Nous les surveillons constamment. Si vraiment ils ont besoin d'aide, à un

moment, sous une forme ou sous une autre, nous ne les abandonnerons pas. Les tests ne s'avéreront probants que si nous restons en dehors des opérations. Déjà, ils sont certains d'avoir quitté leur planète.

— Que croient-ils ?

— Ils sont dépayés. Ils espèrent ma venue. Ils ignorent évidemment que le septième continent est inhabitable. Ils en auront très vite la confirmation.

Une certaine culpabilité ombra le visage de C'Lha.

— Ils ne s'expliqueront pas pourquoi nous les avons transplantés ici, pour les offrir en pâture à la maladie. Nous sommes responsables de leurs vies.

— Leurs vies..., répéta A'Nko, pensif. Ils en ont fait don à Dieu ou au diable. Ils ont accepté leurs suicides. Nous ne les avons jamais forcés à accepter. Au contraire, nous avons même essayé de les décourager.

— Ils ignoraient leur avenir. Cette absence d'informations accroît nos responsabilités. Ils se sont livrés à nous, sans contrainte, certes, mais dans un état voisin du découragement.

— Ne revenons pas sur des méthodes que nous avons longuement étudiées avant leur application. Nous nous sommes entourés d'un maximum de garanties. Nous n'avons lésé personne. Ces hommes, ces femmes, qui répondaient à notre annonce, venaient vers nous avec espoir. Nous les avons délivrés de leur hantise, de leur débilité psychique. Ils sont guéris. Sans nous, ils auraient trouvé dans la mort la délivrance. Une enquête a prouvé qu'ils étaient tous candidats au suicide, qu'ils avaient des motifs. Étaient-ils récupérables pour leur société ? C'est possible. Mais, dans ce cas, nous n'aurions jamais pu amener un Terrestre sur le septième continent.

A'Nko fixa soudain son attention sur les trois écrans. Les deux hommes en burnous, jumelles en main, scrutaient l'horizon.

— Ils approchent du second groupe. Irrémédiablement, ils se rencontreront.

C'Lha rejoignit hâtivement son collègue. L'inquiétude burina ses traits.

— C'est grave ?

— Pas tellement. J'aurais préféré qu'ils agissent séparément, augmentant aussi leurs chances. En tout cas, nous n'interviendrons pas. Peut-être leur alliance sera-t-elle bénéfique.

Les deux créatures notèrent un changement d'attitude chez les hommes à burnous. Ceux-ci faisaient demi-tour.

— Non, ils reviennent vers leur abri, soupira C’Lha.

— Ils récidiveront, car ils sont doués d’un sens extraordinaire de l’orientation. Ils s’enfonceront plus loin, toujours plus loin dans le désert. Ils s’adaptent terriblement vite et l’esprit de conservation les anime. C’est dire qu’ils ont changé, que leur psychisme est redevenu normal.

Le bruit n’entrait pas par la fenêtre du laboratoire, grâce à une étanchéité parfaite. La large baie s’ouvrait pourtant sur une ville immense, grouillante d’activité. Les rivages d’un océan bornaient l’horizon. Et ici, la température était clémente, alors que le même soleil rôissait le septième continent.

*

* *

Klin s’attarda auprès de son compagnon.

— Vous voulez que je vous aide, Hokness ? Appuyez-vous sur moi.

— Non..., haleta le gros homme, le front baigné de sueur. Ça ira.

Il tremblait, comme s’il avait la fièvre, et il se sentait terriblement fatigué. Il éprouvait de la difficulté à se mouvoir. Ses jambes pesaient.

Les deux hommes, drapés dans leurs burnous, avancèrent encore. Ils avaient placé des lunettes noires devant leurs yeux. La chaleur les incommodait. De temps à autre, ils buvaient à la gourde et se réhydrataient. Jans leur avait bien recommandé de boire régulièrement, et d’avaler quelques pastilles de sel.

— Dans moins d’une heure, nous serons à la grotte, dit Klin en consultant sa montre. Du courage, Hokness.

Celui-ci, parfois, titubait. Il transpirait toujours abondamment et des frissons le parcouraient.

— Je dois avoir une fièvre de cheval ! gémit-il.

— Jans mettra bon ordre à tout ça. Heureusement que nous avons un toubib.

— Ça m’a pris quand nous étions au sommet de la dune, expliqua l’industriel. Une fatigue intense.

— La chaleur..., assura Philip. Il fait soixante-dix au soleil. Il faut même être toqués pour sortir par une température pareille. Un lézard n’y

résisterait pas.

Hokness s'arrêta à nouveau, essoufflé. Il était pâle, huileux, les lèvres desséchées. Il avait insisté pour accompagner Klin et Jans lui avait cédé sa place. Il voulait se rendre utile.

— La nuit, ça gèle. Il faut quand même savoir où nous sommes. La chaleur arrive immédiatement, avec l'aube. A quel moment faut-il sortir, alors ?

Le comédien serra son fusil contre lui. Il n'avait pas eu à s'en servir. Aucun animal ne hantait ce territoire torturé par la soif. Par précaution, ils évitaient les cactus, à cause des épines peut-être venimeuses, et ils passaient loin des plantes géantes.

Un soupçon envahit Klin.

— Vous êtes sûr, Hokness... Une épine de cactus ne vous a pas touché ?

— Non. Vous pensez bien que j'évitais les piquants. Comme moi, vous l'avez constaté.

Ils avaient seulement parcouru quelques kilomètres. Ils n'avaient découvert que des cactus, des plantes grasses dont certaines ressemblaient aux aloès, et des mandragores, effrayantes statues fibreuses aux racines sclérosées. L'isolement était total.

— Qu'est-ce qu'on fabrique dans ce fichu pays ? grommelait Klin qui étouffait sous son burnous. Mieux valait la mort. Oui, cent fois la mort. Ici, nous crèverons à petit feu. Nous nous dessécherons. Serions-nous en Enfer ?

Ils discernèrent un monticule de rochers, sans arbre. Leur abri. Dans la grotte, régnait une certaine fraîcheur qu'Edward Jans expliquait par la structure de la roche dont l'épaisseur jouait le rôle d'isolant thermique. Une source s'exsudait du rocher et tarissait pendant la journée. Elle coulait du crépuscule à l'aube.

Hokness trébucha et Klin le retint *in extremis*.

— Nous arrivons, souffla Philip.

Jans les aperçut et il accourut à leur rencontre.

CHAPITRE V

— Je n’y comprends rien, soupira Jans en ôtant les embouts d’un stéthoscope de ses oreilles. Poumons, cœur, paraissent normaux, de même que la tension artérielle. Le thermomètre n’indique aucune élévation de température.

— Qu’est-ce que j’ai, docteur ? s’inquiéta Hokness, allongé sur son lit de camp. Je ressens des picotements dans tout le corps.

Klin et Helen Cadwell regardèrent Edward avec insistance. Ils mettaient toute leur confiance en lui, mais le médecin ne pouvait pas opérer de miracle. Il se trouvait devant un cas exceptionnel, déroutant, inexplicable.

— L’absence d’un matériel approprié empêche une analyse sanguine complète. C’est dommage. Nous aurions pu peut-être y puiser des renseignements intéressants.

— Il y a un microscope, dit Philip.

— Je sais. Je ne compte guère sur cet instrument rudimentaire pour diagnostiquer la maladie d’Hokness. Si encore il s’agissait d’un microscope

électronique !

L'industriel plongea dans un sommeil paisible, voisin de la torpeur. Klin attira Edward à l'écart.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Hokness présente les symptômes d'une asthénie accentuée. Malaises généraux, fatigue intense, voire affaiblissement psychique. Mais l'origine de ces troubles m'échappe.

— Virus ? grimaça Philip.

— Possible, mais pas absolument obligatoire. N'oubliez pas que nous sommes sur une autre planète que la Terre.

Klin avait trouvé des cigarettes parmi les objets accumulés dans la grotte annexe. Il en fuma une nerveusement.

— Nous risquons la contagion, si c'est un virus.

Les heures s'écoulèrent et l'état d'Hokness ne s'améliorait pas, malgré l'administration de doses massives de vitamines C et B. L'emploi d'antibiotiques restait hasardeux, l'absence de fièvre prouvant qu'il n'y avait pas infection caractérisée.

Le lendemain, l'industriel éprouva une légère gêne de la parole. Il formait difficilement ses phrases, avec hésitation, et bégayait parfois. Ce symptôme annonçait une aggravation. Il était incapable de se lever et ne tenait plus sur ses jambes. Le rythme cardiaque et pulmonaire fléchit légèrement, ainsi que la tension artérielle, mais sans causer d'alarme.

Jans séria les questions. Seul, le malade pouvait l'aider.

— Il faut que vous me décriviez avec exactitude vos symptômes, Hokness, insista Edward. Peut-être pourrai-je traquer la vérité. J'ai examiné quelques gouttes de votre sang au microscope. Je n'ai décelé aucun animalcule, ou micro-organisme.

— Je suis fichu, docteur, gémit le gros homme, livide.

— Non. Nous lutterons jusqu'au bout. Aidez-moi. Qu'est-ce que vous ressentez exactement ?

— D'abord ce fourmillement sur tout le... le corps. Il persiste, depuis le début. J'éprouve... j'ép... un certain froid intérieur.

— Comment ça ? Précisez.

— On dirait que... que mes vaisseaux charrient des glaçons. Touchez ma peau. Elle est froide comme celle d'un lézard, d'un serpent.

— Je sais, dit Jans en inclinant des paupières.

— Et puis... et puis...

Hokness avait un regard vague, lointain. Parfois, il se raidissait, il se convulsait. Cela se traduisait par des contractures intenses, de plus en plus prolongées.

— Tétanies, soliloqua le médecin, diagnostiquant ces symptômes.

— Et puis, docteur, mes membres pèsent, pèsent terriblement. Je dois avoir du plomb dans le corps. J'ai comme l'impression que... que tout se durcit en moi. Mes muscles, mes organes, ma chair...

Edward prit une décision. Il se tourna vers Klin et vers Helen Cadwell, qui attendaient avec anxiété. Ils ne s'illusionnaient guère sur l'éventuelle guérison d'Hokness. Son état empirait d'heure en heure.

— Prenez des gants, et des pioches. Vous trouverez des racines séchées. Déterrez-les. Il faut faire du feu. Beaucoup de feu.

Les deux jeunes gens obéirent sans demander d'explication. Avec l'acharnement du désespoir, malgré la chaleur accablante, ils creusèrent le sable et arrachèrent les mandragores les plus proches. Ils en firent un tas dans la grotte.

Jans craqua une allumette et mit le feu à ce combustible. Les racines flambèrent sans difficulté et dégagèrent une fumée âcre, un peu nauséabonde. Les Terriens toussèrent, même Hokness. Une chaleur intense se dégagait du brasier, alors qu'au-dehors la nuit tombait et glaçait l'atmosphère.

L'industriel remua ses membres avec beaucoup plus de facilité. Il se souleva même sur son séant, mais l'effort l'obligea à se recoucher.

— Je me sens mieux, dit-il. Le froid a quitté mon corps.

Ils firent du feu pendant toute la nuit. Au matin, si l'état d'Hokness ne s'était pas amélioré, il ne s'était pas aggravé. Sa difficulté à s'exprimer avait régressé.

Jans, les traits tirés par une nuit sans sommeil, nota le résultat de son initiative. Il conclut :

— Nous luttons avec des moyens empiriques. Je crois qu'il faut créer une différence brutale de température : de la chaleur, la nuit ; du froid, le jour. Tout au moins retardons-nous ainsi l'évolution du mal.

— Le jour... Comment va-t-on créer du froid ? s'inquiéta Klin. Nous n'avons pas de la glace.

— La nuit, il faudra récupérer de l'eau dans tous les récipients dont nous disposons. Vous l'avez constaté, la source coule pendant la nuit et

fournit une eau très fraîche. Nous donnerons des douches à Hokness pendant la journée.

Durant les jours qui suivirent, Jans, Klin et Helen Cadwell se relayèrent avec acharnement. La nuit, ils brûlaient des mandragores dont ils trouvaient des provisions en abondance dans le désert, et, le reste du temps, ils humidifiaient le corps d'Hokness. Il était certain qu'ils ne pourraient pas, indéfiniment, maintenir ce rythme de vie, d'autant qu'ils n'avaient trouvé là qu'un moyen bien modeste pour stopper l'évolution de la maladie inconnue.

— A ce régime, s'inquiéta Helen Cadwell, Hokness risque d'attraper une bonne pneumonie. Le remède deviendrait pire que le mal.

— Pourtant, s'entêta Jans, nous avons acquis un premier résultat. L'évolution pathologique est freinée.

— Elle ne régresse pas, soupira Klin.

L'industriel dormait. Il mangeait très peu et perdait l'appétit, et même le besoin de boire. Il s'affaiblissait, mais très progressivement, comme si son organisme luttait désespérément. Avec régularité, ses battements cardiaques diminuaient. Ils passaient à quarante pulsations-minute. Sa tension artérielle baissait parallèlement et toutes les fonctions de ses organes se ralentissaient.

— Il ne s'en tirera pas, malgré nos efforts, constata sombrement l'étudiante en chimie. C'est grotesque. Il voulait se suicider, parce qu'il avait fait faillite. Il s'achemine quand même inévitablement vers la mort, vers une autre mort.

— Pourtant, nous luttons de toutes nos forces, de toute notre énergie, pour conserver Hokness en vie, murmura Jans. Ça signifie que nous sommes guéris de notre état dépressif, que nous aspirons à vivre, ou plutôt à survivre.

— Pourquoi l'homme de la villa ne revient-il pas ? maugréa Klin. Il doit savoir ce qu'a Hokness. Il est capable de choses prodigieuses et son silence ne s'explique pas.

— Rien ne s'explique, dit Edward. Nous sommes entrés dans une vie nouvelle. Je me demande si toute cette planète est occupée par le désert. Nous n'avons pas les moyens de le vérifier. Rien, hormis nos jambes, notre volonté. Pour Hokness...

— Eh bien ! insista Helen, devant l'hésitation du médecin. Dites la vérité. Nous sommes assez courageux pour la supporter. D'ailleurs, nous ne nous illusionnons pas.

— Hokness paraît frappé de sclérose généralisée. Les tétanies précèdent la paralysie. Dans quelques jours, il aura perdu en totalité l'usage de la parole et du mouvement. Mais ses organes fonctionnent, normalement, seulement moins vite, comme s'ils se trouvaient en état d'hibernation.

La situation devenait franchement inquiétante, d'autant que Klin, Helen, ou Jans, n'étaient pas à l'abri de la maladie. Or, s'ils succombaient à leur tour à cette sclérose galopante ? Était-ce ce que recherchaient les mystérieux annonceurs du Sun ?

Edward achevait l'examen d'un fragment d'épine de cactus. Sous le microscope, il n'avait rien décelé d'anormal, ni parasites, ni microbes. Sinon que les cactus renfermaient une énorme quantité d'eau, sans doute absorbée au cours des nuits, très froides.

L'origine de la maladie restait donc inconnue. Une analyse d'air ne montrait pas, non plus, la présence de bacilles pathogènes.

— Klin, décida Jans, il faut absolument que vous découvriez l'homme de la villa, l'homme qui nous a amenés ici. Vous partirez avec Helen, aussi loin que vous le pourrez. Vous traverserez le désert. L'eau nécessaire, vous la trouverez dans les cactus. Elle abonde.

— Mais vous, docteur ? demanda Philip.

— Moi ? Je ne peux pas abandonner Hokness. Le pauvre est intransportable.

— Si... si vous tombez malade, à votre tour, pendant notre absence ?

— Le risque s'adresse à vous aussi. Aucun de nous n'est à l'abri.

Klin et Helen Cadwell décidèrent qu'ils partiraient avant l'aube. Ils profiteraient des heures encore fraîches de la nuit. Mais une terrible anxiété burinait les traits des deux jeunes gens. Dans le désert, le risque d'attraper la maladie n'était-il pas plus grand ?

CHAPITRE VI

Sur les trois écrans de contrôle, les Zonds observèrent les humains avec une certaine déception. Ils ne s'attendaient pas à une victoire immédiate, spectaculaire, à l'aplanissement définitif des difficultés.

Non, ils avaient amené les humains sur leur planète dans des circonstances bien précises, pour l'établissement de tests bien déterminés, qui conditionnaient toute l'existence future des Zonds.

Ils attachaient beaucoup d'importance à toutes les initiatives de Jans et de ses compagnons. Ils suivaient pas à pas leur adaptation sur un continent jugé inhabitable.

— Ils ont échoué, se lamentait C'Lha.

A'Nko refusait la défaite. C'était un obstiné. Il travaillait avec passion à l'opération actuellement en cours. Cela lui avait demandé des mois d'études, une mise au point minutieuse. Il avait appris un langage terrestre en s'immisçant dans la vie même des Hommes. Il était presque devenu un

habitant de la Terre, si voisine par ses caractéristiques. Anatomiquement, rien ne différenciait un Zond d'un Terrien.

— Ne nous décourageons pas, dit A'Nko, utilisant la langue américaine qu'il parlait à la perfection, et que C'Lha aussi parlait. La maladie a frappé Hokness. Nous n'y pouvons rien. Elle a frappé également dans nos rangs. Je crois en l'initiative de Jans.

— A ces différences extrêmes de température ?

— Oui, il existe peut-être une possibilité de lutte, du moins une amorce de solution. Les résultats sont encourageants et méritent qu'on s'y attache. Bien entendu, il faudrait perfectionner les méthodes. L'ancienne médecine combattait les inflammations par les rafraîchissements. C'était le principe des contraires.

— N'empêche, constata C'Lha durement, Hokness est plongé dans un état cataleptique, dont aucun remède, aucune intervention chirurgicale ne peut le tirer. La preuve de cet échec, vous la voyez sous vos yeux, sur les écrans. Jans a abandonné la partie.

Il désignait les images reflétées par les verres biconvexes, retransmises par le satellite-relais. Trois hommes marchaient dans le désert et ils portaient tout un équipement sur leur dos. Cela signifiait qu'ils avaient entrepris une large exploration de leur domaine.

— Ils me cherchent, murmura A'Nko. Pourtant, je ne peux pas me montrer devant eux. J'afficherais mon impuissance. Je ne pourrais pas guérir Hokness.

— Vous croyez qu'en s'associant au second groupe les chances de Jans s'accroîtront ?

A'Nko hésita. Il ne savait pas. Il avait composé deux groupes justement pour multiplier les chances. De toute manière, l'irréversible situation aiguillait les événements vers leur destin. Rien ne s'y opposerait.

— Espérons que l'association sera salutaire.

— Que vont-ils penser en découvrant la seconde colonie ?

— Bah ! Ils seront d'abord étonnés. Puis ils mettront leurs forces en commun. Je les connais. Ils n'abdiqueront jamais. Psychiquement, ils ont retrouvé leur équilibre. Ils nous donneront d'autres preuves que le septième continent est habitable.

— Hum ! doute C'Lha. Habitable... C'est un bien grand mot. La maladie règne. Tant que nous ne l'aurons pas vaincue d'une façon absolue, définitive...

— Le septième continent est vivable, insista A’Nko, contrairement à ce que les spécialistes de la survie estimaient. Vivable climatologiquement. Nous fabriquerons du chaud ou du froid à volonté.

— Vous ne trouverez guère de Zonds qui voudront vous accompagner sur le septième continent. Une campagne a informé l’opinion publique et lui a ôté ses illusions. Les détracteurs foisonnent et trouvent facilement des arguments. Le septième continent représente l’Enfer. Jamais un Zond ne s’y hasarderait. Ou alors, il faudra une révolution, ou quelque chose dans ce genre. Une loi de déportation, avec tous les risques que cela comporte.

— Nos ennuis ne prendront pas fin avec l’arrivée des Terriens, soupira A’Nko. Je n’espérais pas un miracle spontané, immédiat. A longue échéance, j’aurai peut-être raison.

Les deux Zonds eurent une recrudescence d’attention. Les écrans monopolisèrent leurs regards. Il s’y passait une scène étrange, nouvelle, inévitable.

*

* *

— Docteur ! Docteur ! hurla Klin, les traits défigurés sous le burnous protecteur. Venez vite !

Jans suspecta un malheur et il gravit rapidement la dune. Il était malaisé de courir dans le sable, un sable moins rougeâtre, à mesure que l’on s’enfonçait vers l’ouest.

Il arriva, haletant, auprès du jeune comédien dont les yeux brillaient.

— Eh bien ?

Klin tendit les jumelles au médecin, et désigna un coin de l’horizon. Il tremblait. Ressentirait-il les premiers symptômes de la maladie ?

Jans porta les jumelles à hauteur de ses prunelles rougies par le soleil et la transpiration. Il poussa une exclamation, au bout de quelques secondes.

— Est-ce possible ? balbutia-t-il.

— Un homme, haleta Philip. Du moins une créature qui s’en approche.

Tous deux, avec Helen, quittèrent les sacs qu’ils portaient sur le dos et ils se précipitèrent. Leur cœur battait fortement dans leur poitrine. Leur

langue sèche collait à leur palais. Mais ils ignoraient la chaleur implacable, brûlante, qui les assommait.

Ils arrivèrent auprès du corps allongé sur le sable. C'était un homme, comme eux, vêtu de guenilles qui, jadis, avaient été un pantalon et une chemise. Un chapeau de paille gisait à ses côtés.

Jans s'accroupit. Il souleva la tête de l'inconnu et celui-ci n'ouvrit pas les yeux. Il émit un gémissement, une plainte. Ses lèvres étaient enflées.

— Il est exténué, dit Edward. Passez-moi votre gourde, Klin.

Le médecin versa quelques gouttes d'eau sur les lèvres desséchées du malheureux. Cette eau provenait des cactus, et opéra le miracle. L'homme retrouva ses paupières. Il aperçut Jans, Klin, Helen. Puis la gourde. Alors, il trembla spasmodiquement, arracha la gourde des mains d'Edward et but avec avidité.

— Doucement, dit Jans. Buvez avec modération.

Il dut retirer d'autorité la gourde des mains crispées de l'inconnu. Enfin, celui-ci se trouva mieux. Il soupira.

— Merci, murmura-t-il d'une voix faible, dans la langue anglo-saxonne.

— Vous êtes américain ?

— Oui, de Los Angeles... Et vous ?

— Docteur Edward Jans, de New York. Comment vous trouvez-vous ici ?

— Oh ! C'est une longue histoire. Une espèce d'annonce dans un journal de Californie. Un attrape-nigaud. J'y ai cru. Cela m'a embarqué dans une aventure extraordinaire. Je ne sais pas si je suis mort, ou si je suis encore en vie.

Klin précisa, traquant la vérité :

— Vous avez eu affaire à un homme chauve, à lunettes, avec une barbe grise ? Vous avez subi un électro-encéphalogramme ?

— Oui..., balbutia l'inconnu, stupéfait. Comment le savez-vous ?

— Nous sommes embarqués dans la même aventure que vous.

— Je m'appelle John Phil. J'étais commerçant à Los Angeles. Un job intéressant, qui rapportait. J'ai eu des ennuis avec le fisc, et, pour comble de malheur, ma femme m'a plaqué. Alors j'en ai eu marre. J'ai voulu en terminer avec la vie.

Un candidat au suicide, un de plus. Savait-il, ou doutait-il qu'il se trouvait hors de la Terre ? Se croyait-il au Nevada, au Kalahari, ou au Sahara ? Nul doute, Phil avait répondu à une annonce analogue à celle du

Sun. Mais cela s'était produit à des milliers de kilomètres de New York, dans une autre région également prospectée par les mystérieux annonceurs.

— Que faites-vous, en plein désert ? demanda Jans. Vous êtes seul ?

— Non, Torn m'accompagnait. Charles Torn, un avocat, mais le pauvre...

Phil s'interrompit. Il but encore une gorgée d'eau. Il paraissait insensible à la chaleur, à la fournaise. Pourtant, le sable brûlait comme un brasier et aucun nuage ne voilait le soleil.

— Torn, poursuivit-il, j'ai dû l'abandonner, malade. Il ne pouvait plus se traîner.

— Il tremblait... il avait des picotements sur tout le corps ? haleta Edward qui devinait le drame.

— Oui, c'est ça. Il m'a dit de continuer sans lui. J'obéissais au docteur Kassel. C'est Kassel qui nous a ordonné d'explorer le désert. Seulement, nos gourdes s'épuisèrent très vite.

— Torn, Kassel... Où sont-ils ?

John Phil tendit la main vers l'ouest.

— Torn..., je l'ai laissé à quelques heures de marche. Kassel, lui, se trouve beaucoup plus loin.

Il tira une boussole de sa poche. Ses lèvres, déjà moins tuméfiées, s'ouvrirent dans un rictus.

— Avec ça, je retrouverai mon chemin. Sans vous, j'étais fichu. Je n'avais plus une goutte d'eau. Je ne croyais pas qu'il faisait aussi chaud dans cette saloperie de pays. Vous connaissez le nom de ce désert ?

— Non, dit Klin, avalant sa salive, et cachant la vérité. Il faut s'en sortir.

— Ramenez le matériel, les sacs, ordonna Jans. Je vais donner quelques pastilles de sel à Phil, car il a dû se déshydrater.

Klin et Helen repartirent sur leurs pas. Quand ils revinrent, le soleil déclinait et la température fraîchissait rapidement.

Ils dressèrent la tente et mangèrent des provisions en boîte. A l'aide d'une seringue, ils sondèrent les cactus et retirèrent de l'eau pour la journée du lendemain. Phil observait avec un certain intérêt toute cette organisation. Torn et lui étaient partis avec seulement des duvets et quelques provisions de bouche.

Tandis que ses compagnons dormaient, au chaud dans leur sac de couchage, Jans évoquait les conséquences de leur rencontre avec John Phil.

Il s'interrogea anxieusement. Combien d'hommes, ou de femmes, étaient-ils déportés sur cet effroyable continent ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII

D'une voix entrecoupée, Charles Torn expliqua qu'il était avocat à Los Angeles. Mêlé à une affaire scandaleuse, la publicité accolée à son nom n'avait pas servi ses intérêts. Au contraire. Aigri et découragé, il avait cherché le salut dans l'annonce parue en onzième page d'un journal californien. Si sa démarche n'avait pas réussi, il se serait tiré une balle dans la tête. Il avait déjà acheté le revolver.

Pour l'instant, il ressemblait à une loque. Une loque qui s'accrochait à la vie, terriblement, désespérément. Il étreignait les mains de Jans, les serrait avec fougue, espoir :

— Tirez-moi de là, docteur ! Il serait trop stupide de mourir maintenant, comme une bête, en plein désert.

Edward lui cacha la vérité. Mais le doute ne subsistait plus. Torn était atteint de la même maladie dont souffrait Hokness. Les divers symptômes le confirmaient. Il tremblait, sans fièvre, et sa peau se refroidissait lentement.

Phil tira Jans à l'écart.

— Eh bien ? C'est grave ?

— C'est surtout inconnu, mystérieux, inguérissable, soupira le médecin. Comme Hokness.

— On ne peut pas le laisser là !

— Non, vous allez nous conduire jusqu'à Kassel. Nous emmènerons Torn. Chaque heure qui passe aggrave un peu plus son cas. Mais ici, nous ne pouvons pas le traiter.

— Il existe un traitement ? demanda John Phil avec espoir.

— Oh ! C'est beaucoup dire. Des moyens rudimentaires, basés sur la médecine des contraires.

Klin et Phil saisirent Torn par les chevilles et les aisselles. Il ne pouvait guère se tenir sur ses jambes et, de toute façon, il n'aurait jamais la force de revenir jusqu'à l'endroit où Kassel et Clara Leen attendaient.

Ils confectionnèrent une grossière civière avec un burnous. Ils y couchèrent Torn. Puis le groupe s'orienta vers l'ouest, sous l'implacable soleil.

— Nous devrions arriver avant la nuit, promit le commerçant. Mais Torn constitue un handicap.

— Laissez-moi ! gémissait l'avocat. J'entrave votre marche.

— Ne faites pas l'idiot ! dit John Phil. Maintenant que nous avons trouvé du secours, vous ne voulez quand même pas qu'on vous abandonne !

Cette réflexion entra dans l'esprit de Jans avec une certaine résonance douloureuse. Alors que Klin et Helen Cadwell se préparaient au départ, comme ils en avaient décidé unanimement, Edward avait demandé d'attendre vingt-quatre heures de plus.

Le lendemain, Jans avait conclu de partir avec Klin et Helen. Hokness ne souffrait pas. Il avait perdu totalement l'usage de la parole et il était plongé dans un état comateux, voisin de la mort. Pourtant, il vivait. Ses organes fonctionnaient au ralenti et n'éprouvaient plus le besoin de nourriture, de liquide. Comme un hiberné, il attendait un éventuel et improbable réchauffement.

Edward avait griffonné quelques mots sur un papier, à l'intention d'Hokness, au cas où celui-ci retrouverait ses facultés physiques et intellectuelles.

Il expliquait qu'il s'absentait pour plusieurs jours, pour un temps indéterminé, mais qu'il reviendrait.

Jans ne s'illusionnait guère. Hokness ne lirait jamais son message, mais le docteur partait sans arrière-pensée, avec la certitude d'avoir accompli tout ce qui était humainement possible pour l'industriel.

La température fraîchissait lorsque John Phil tendit la main devant lui et s'exclama :

— Voilà les rochers !

Ils étaient tous exténués, harassés. La peau leur cuisait, mordue, brûlée par le soleil, irritée par le sable. Un homme accourut à leur rencontre. C'était Mac Kassel, un médecin de Los Angeles. Son étonnement fut immense en retrouvant ses compagnons entourés par Jans, Klin et Helen Cadwell.

Kassel, Phil, Torn et Clara Leen vivaient dans des conditions exactement semblables à celles de Jans. Une grotte climatisée naturellement les protégeait des sautes extrêmes de température. Une source offrait une eau fraîche, tandis que des mains anonymes avaient stocké différents objets et provisions indispensables à une survie.

Ces gens, si précautionneux, connaissaient sûrement à la perfection les besoins des Hommes. Ils avaient déterminé, dosé, le matériel nécessaire à l'établissement d'une petite colonie au milieu d'une région particulièrement inhospitalière. Pourquoi s'acharnaient-ils à prolonger l'agonie inévitable des humains transplantés brutalement hors de leur planète ?

— Des points communs nous rapprochent, constatait Jans avec intérêt. Nous sommes, tous les huit, citoyens américains. Nous avons été partagés en deux groupes de quatre. Dans chaque groupe, un médecin et une femme.

Klin alluma une cigarette. Un feu, alimenté avec des racines de mandragore, illuminait la grotte et réchauffait Torn. Les silhouettes prenaient un peu des allures fantomatiques.

— Un médecin, ça s'explique. Mais une femme ?

— Facteur psychologique d'équilibre, répondit Jans sérieusement. Je ne l'explique pas autrement. En somme, ceux qui nous ont amenés ici veulent nous donner toutes les chances de survivre.

— Si c'est ça, leur annonce ! grimaça Clara Leen, déçue. Je m'attendais à mieux, du moins à quelque chose d'autre. Je ne pensais sûrement pas à une opération de survie.

— Raisononnons froidement, dit Edward en jetant une racine dans le brasier. L'annonce nous promettait la guérison, le retour à des facultés psychiques normales. Nous sommes guéris, incontestablement.

— Hum ! souffla Kassel à voix basse, désignant Torn endormi. Nous luttons contre une autre maladie. Qui peut affirmer que nous ne succomberons pas tous ?

— La question, mon cher confrère, n'est pas de savoir ce que nous réserve l'avenir. Je m'en réfère à l'annonce. Nous n'avons pas été joués. Une vie nouvelle s'offre à nous.

— Parlons-en ! grommela Clara Leen. Nous retombons dans la préhistoire.

— N'exagérons rien, rectifia Jans. Nous vivons une aventure exaltante qui, certes, nous éloigne de notre existence quotidienne. Personnellement, je ne regrette pas mon cabinet de New York, mes clients exigeants, mes responsabilités...

— Votre femme, docteur ? reprocha Helen Cadwell. Vous la chassez totalement de votre vie ?

Une vision éphémère traversa l'esprit d'Edward, mais ne s'y attarda pas.

— Jane ? J'avais décidé, arrêté mon suicide. A l'heure actuelle, je serais mort. L'annonce du *Sun* m'a sauvé. Vous pouvez, vous aussi, faire votre *mea culpa*. Vous ne seriez que des cadavres, encore une fois. Alors, tout ce qui m'attache au passé, je dois le rayer... Vous semblez regretter votre petite existence terrestre, Clara Leen.

— Oh ! Moi..., j'étais manucure dans un grand magasin de Los Angeles. Un spécialiste me soignait pour une dépression. J'avalais des tas de médicaments, sans résultat. J'étais découragée.

— Et vous, Kassel ?

— Des ennuis d'argent. Ça ne vous intéresserait pas particulièrement. Le suicide apparaissait comme une solution. L'annonce m'est tombée sous les yeux.

Le silence s'installa bientôt dans la grotte. Chacun se recueillait avec ses souvenirs. Puis l'heure tardive incita au repos. John Phil resta éveillé toute la nuit et alimenta sans cesse le feu près duquel Torn, sur son lit de camp, se rôtissait sans grand espoir.

Le lendemain, toute la journée, l'avocat demeura prostré, malgré les douches d'eau froide qu'on lui administrait. Ces tentatives, comme pour Hokness, n'apportaient qu'un soulagement mesuré.

— Torn sera irrécupérable, diagnostiqua Kassel.

— Je sais, soupira Jans. Vous auriez une idée sur l'origine de cette sclérose galopante ?

— L'analyse de la source montre une eau pure. L'air ne comporte aucun microbe. L'alimentation est stérilisée. Reste l'éventualité d'une contamination par piquêre.

— Les épines de cactus ne renferment pas d'animalcules, assura Edward. Je les ai examinées très sérieusement. D'ailleurs, Hokness affirmait qu'il n'avait jamais touché une plante grasse. N'empêche, il a attrapé la maladie.

— Est-ce vraiment une maladie, Jans ?

Celui-ci sursauta. Il regarda son confrère avec étonnement. Ce raisonnement le déroutait, le stupéfiait. Il n'aurait jamais eu l'idée d'émettre semblable hypothèse.

— Comment ça, Kassel ?

— J'évoque un état physiologique, permanent ou passager, nous l'ignorons encore, créé par notre transplantation hors de la Terre. Car je ne m'illusionne pas non plus. Nous avons quitté notre planète et nous évoluons dans un autre monde.

Cette éventualité amena Edward à repenser son diagnostic. Un état physiologique nouveau ne conduisait pas forcément à la pathologie. Mais des conséquences logiques en découlaient.

— Si cela était, Kassel, aucun d'entre nous n'échappera à cet état. Tôt ou tard, nous éprouverons tous les mêmes symptômes. Je m'étonne même, dans ce cas, que nous tardions à enregistrer ces manifestations.

Trois jours plus tard, alors que Torn glissait doucement dans la paralysie, Mac Kassel ressentit une grande lassitude.

CHAPITRE VIII

Jans ne tergiversa pas. Il attira Kassel à l'écart.

— Vous voulez vous soumettre au traitement ? Car, naturellement, je ne peux pas vous y forcer. Mais vous savez ce que vous risquez.

— Traité ou pas, je risque la même chose ! dit le docteur de Los Angeles en haussant les épaules.

La gravité de son cas ne l'effrayait pas. Il gardait tout son sang-froid et cela traduisait un système nerveux magnifiquement équilibré. On se demandait comment Kassel, pendant un moment, avait pu songer au suicide. Il avait l'étoffe d'un homme volontaire, obstiné, que le découragement n'abattait pas.

— Décidez, Kassel ! insista Jans. Si vous ne croyez pas en la médecine des contraires...

— Mais si, Jans ! Ne vous irritez pas. Je prends la chose du bon côté. Je ne voudrais pas affoler mes compagnons. Vous pouvez faire ce que vous voudrez.

— Bien. Nous battons peut-être de vitesse la maladie, car votre cas ne se présente pas de la même façon que ceux d'Hokness ou de Torn. Vous ressentez une fatigue intense, mais pas encore de tremblements. Vous entrez dans la période d'incubation.

Mac quitta ses vêtements. Il apparut, torse nu, un peu bardé de graisse superflue. Il s'allongea sur le sol sableux.

— Grouillez-vous. Ça commence à me piquer sur la peau.

Jans mobilisa Klin et Phil. Il leur recommanda d'apporter de l'eau, beaucoup d'eau. Ils en avaient recueillie pendant la nuit et ils la destinaient à Torn. Mais ils avaient abandonné la partie, pour l'avocat. Le malheureux n'absorbait guère plus que des liquides, et encore avec difficulté. Il ne s'exprimait que par hoquets et il perdait lentement conscience. Son état ne le préoccupait pas. Il vivait hors du temps.

Klin et Phil remplirent des bassines de plastique et ils en déversèrent le contenu sur Kassel. Celui-ci serra les dents, crispa les mâchoires et n'émit aucune plainte. L'eau le glaçait jusqu'aux os et un grand tremblement l'agita.

— Continuez, fit Edward. Ça vous picote toujours. Kassel ?

— Moins, mais toujours un peu.

— Vous savez, il me vient une idée, soudain...

— Laquelle ?

— Je la garde pour moi jusqu'à ce que je la confirme. C'est peut-être idiot, vous comprenez, je ne voudrais pas vous donner de fausses illusions.

— Bah ! Au point où j'en suis ! soupira Mac, en frissonnant.

Jans s'obstina et resta muet. Mais il se livra à une curieuse besogne qui suscita un grand étonnement chez ses compagnons. Il passa une éponge sur le corps de son confrère et il recueillit soigneusement cette eau de lavage.

Tandis que Klin et Phil vidaient sur Kassel les derniers récipients pleins d'eau, Edward se retirait dans la grotte annexe. Il alluma un manchon au gaz et l'approcha du microscope.

Il opéra une préparation, plaçant quelques gouttes d'eau qu'il avait recueillie, sous la lamelle de l'instrument d'optique. Dès qu'il mit l'œil à l'oculaire, il poussa une exclamation.

— Bon sang ! Est-ce possible ?

Quelque chose apparaissait dans l'eau souillée de sueur. Un animalcule. Il ressemblait à un pou et il en avait certainement les dimensions. Il possédait un corps annelé muni de trois paires de pattes.

Chaque patte se terminait par des sortes de ventouses qui permettaient à l'animal de se fixer, d'adhérer sur n'importe quelle surface.

Mais il possédait, à l'extrémité de son abdomen, non pas un aiguillon, un dard, mais une longue trompe, ténue, sans doute piquante. L'animalcule s'assimilait aux insectes, car une double paire d'ailes recouvraient son corps annelé. Ces élytres étaient translucides, et, détail curieux, bien que l'animalcule soit probablement décelable à l'œil nu, il fallait un microscope pour l'observer. Ses ailes lui servaient d'organe protecteur et prenaient la couleur ambiante, défiant le regard le plus habile. Cette particularité expliquait pourquoi il passait inaperçu.

— Un hémiptère ! soliloqua Jans en s'arrachant à son observation passionnante. Comment n'y avions-nous pas pensé plus tôt ?

Il revint précipitamment dans la grotte centrale. Son visage reflétait les stigmates de sa découverte. Il était haletant, un peu hagard, en tout cas très excité.

— Kassel ! Kassel ! Ça vous pique toujours ?

— Non, avoua Mac. Mais qu'est-ce que vous avez, Jans ?

— Figurez-vous que mon idée était la bonne, jubila Edward. J'ai... j'ai trouvé des hémiptères sur votre peau, du moins sur l'éponge avec laquelle j'ai lavé votre corps.

— Des insectes ?

— Oui, ils sont morts, apparemment. Je suppose que la différence extrême de température, dans sa brutale opposition, crée un état de choc chez les animalcules. C'est pourquoi nous avons enregistré un certain succès en appliquant cette méthode.

Kassel se rhabilla. Il se sentait mieux. Pendant quelques minutes, sous l'eau glacée, il s'était demandé si le remède ne serait pas pire que le mal. Il fallait un organisme entraîné pour résister à ce traitement de cheval !

— Elles sont comment, ces saloperies ?

— Mettez votre œil au microscope, suggéra Edward. Vous les verrez.

Le médecin de Los Angeles ne se fit pas répéter l'invitation. Il bondit vers la grotte annexe et se pencha sur l'instrument d'optique. Puis Klin, Phil, Helen et Clara observèrent à leur tour le fascinant animal.

— Il ne ressemble à aucun insecte terrestre, conclut Kassel. Dommage que nous n'ayons pas un microscope électronique. Nous aurions étudié ses organes internes.

Il saisit l'éponge avec précaution.

— Ça doit pulluler, là-dedans !

— Laissez ça ! implora Jans. Vous pourriez tout répandre par terre et nous n'aurions plus des sujets d'observation.

Marc reposa l'éponge dans la cuvette vide où subsistait seulement une petite flaque d'eau. Il hocha la tête, perplexe, voire dubitatif.

— J'avais tout ça sur le corps ?

— Et bien d'autres, certainement, dit Jans. Leurs trompes se terminent par un dard. Ça explique ces picotements sur la peau.

Si elle était importante, la découverte ne résolvait pas les problèmes essentiels. Des points restaient encore dans l'ombre. Kassel les aborda, modérant l'optimisme peut-être exagéré de son collègue new-yorkais.

— Ces hémiptères, dont les élytres prennent la couleur ambiante et assurent une invisibilité certaine, seraient-ils les agents de la maladie ?

— Les chances sont de quatre-vingts pour cent, estima Jans, avec les réserves d'usage. Nous ne sommes pas assez outillés pour approfondir ces problèmes. Mais, désormais, nous devons lutter contre ces insectes.

— Curieux, remarqua Mac, auquel rien n'échappait. Pourquoi ces animalcules parasites, qui volent, individualiseraient-ils leur action ?

— Comment ça ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Kassel précisa clairement sa pensée et son argument pesa :

— Depuis des jours, nous sommes certainement environnés par ces insectes, invisibles grâce à leur particularité. Comment expliquez-vous qu'Hokness, Torn et moi ayons contracté la maladie ?

— Nous n'en sommes pas exempts, avoua Edward.

— Malheureusement. Je veux dire que la contagion aurait pu s'opérer plus rapidement. Il suffisait que les hémiptères s'attaquent à nous tous, en même temps. Pourquoi l'un après l'autre ?

Jans haussa les épaules. La question restait sans réponse, mais elle méritait réflexion, et même une réflexion sérieuse, très poussée. Le comportement des animalcules ne s'expliquait pas.

Helen Cadwell, qui écoutait la conversation des deux médecins avec un extrême intérêt, avait aussi son idée. Cette particularité lui revenait même à l'esprit maintenant que Kassel exposait sa thèse sur l'agissement troublant des hémiptères.

— Je remarque, dit-elle, qu'au cours de notre périple dans le désert, nous avons tous bu de l'eau contenue dans les cactus. Tous, sauf le docteur

Kassel et Clara Leen. Nous en exceptons aussi Hokness et Torn. C'est exact ?

— Rien de plus exact, affirma Edward, le front plissé. Eh bien ?

— Eh bien ! nous n'avons pas encore contracté la maladie.

— Ah ! Ah ! ricana Kassel. Si vous comptez sur cette immunisation, vous ne ferez pas de vieux os !

Jans prit la remarque au sérieux. Il se raccrochait à toutes les hypothèses, à toutes les constatations, même si elles apparaissaient puériles et sans intérêt. Tout devait être épluché, examiné, disséqué avec une attention méritée.

— Helen a raison. La coïncidence est troublante. Peut-être existe-t-il, dans les cactus, une substance particulière qui éloigne les hémiptères. A votre place, Clara Leen, j'irais immédiatement m'abreuver à un cactus.

Comme la manucure se dirigeait vers la sortie, obéissante, Phil s'interposa. Il saisit une gourde et une sonde.

— Laissez, Helen. J'ai l'habitude. Le docteur Jans m'a appris. Je vais ramener du suc de cactus pour tout le monde.

— Vous en boirez aussi, Kassel, suggéra Edward.

— Comme vous voudrez, acquiesça Mac. C'est une boisson comme une autre. Entre nous, je préférerais le whisky.

Le lendemain matin, quand tous s'éveillèrent, après une nuit d'un sommeil abrutissant, Jans constata rapidement qu'un événement s'était produit.

Il fouilla toute la grotte annexe et la caverne centrale.

Il tempêtait :

— Si je tenais celui qui...

— Que vous arrive-t-il, docteur ? demanda Helen Leen.

— Je ne retrouve plus l'éponge, ni la cuvette qui contenait des cadavres d'hémiptères. C'est ennuyeux. Si je découvre le voleur, ou l'auteur de cette farce, il aura de mes nouvelles.

Pris d'un soupçon, Edward marcha vers son collègue de Los Angeles qui roulait son duvet.

— Comment vous sentez-vous, Kassel ?

— Bien. Votre thérapeutique semble agissante.

— Dites donc, pendant la nuit, vous n'auriez pas subtilisé l'éponge et les cadavres d'animalcules qui y adhéraient ?

Mac fronça les sourcils. L'accusation le blessait.

— Vous vous fichez de moi, Jans ? Vos saloperies de bestioles étaient mortes. Qu'est-ce que j'en ferais ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE IX

— Augmentez la luminosité, C’Lha, ordonna A’Nko, face à un écran qui occupait une large portion du mur.

C’Lha obéit et, aussitôt, l’intensité lumineuse amena une amélioration très nette de la visibilité. Une image en couleurs montrait les organes internes d’un animalcule. L’image, couplée à un microscope électronique, était naturellement très grossie.

On distinguait nettement un système digestif, constitué par plusieurs poches successives, et même un embryon de système circulatoire. Des vaisseaux, remplis de liquide opaque, irriguaient les divers organes. Enfin, de nombreux sacs membraneux existaient le long d’un cortex vertébral et intriguaient les Zonds.

— Curieux, dit A’Nko. Je n’explique pas très bien l’utilité de ces poches. On dirait des glandes.

Il tendit la main vers le mur et montra du doigt le trajet suivi par un canal extrêmement fin qui aboutissait à la trompe abdominale.

— Logiquement, conclut-il, les sécrétions de ces glandes devraient se déverser dans ce canal. Il faudra extraire le contenu d'un de ces sacs membraneux et l'analyser.

C'Lha éteignit l'écran. Il quitta le siège du microscope électronique et rejoignit son collègue. En quelques minutes, les deux Zonds en avaient appris davantage qu'en plusieurs années de recherches.

— Sans Jans..., évoqua A'Nko, pensif, nous n'aurions jamais pensé à ces hémiptères. N'avais-je pas raison en faisant confiance aux humains ?

Son confrère modéra son optimisme.

— Ne vous réjouissez pas trop vite. Rien ne prouve que ces insectes soient les propagateurs de la maladie.

— Nous l'expérimenterons. Si les résultats confirment mes espérances, nous aurons progressé d'un grand pas, et le septième continent sera à notre portée.

Comme les Zonds enregistraient toutes les conversations des Terriens, ils avaient naturellement capté le double événement qui s'était produit chez les humains. D'abord, la guérison de Kassel. Ensuite, la découverte de Jans.

Aussitôt, A'Nko avait décidé qu'il était indispensable d'examiner ces insectes avec des moyens plus puissants qu'un microscope ordinaire. La nuit dernière, à l'aide d'un véhicule volant, il s'était posé à proximité de la grotte où dormaient les Terriens. Il avait même accru ce sommeil naturel de façon à pouvoir agir librement, en toute sécurité. Par précaution, il avait revêtu une combinaison protectrice que, ensuite, il avait stérilisée, au cas où ces hémiptères y adhéreraient.

C'Lha hocha la tête.

— Jans cherche vainement ses insectes. Vous lui avez ôté ses possibilités.

— Comment ça ?

— Peut-être aurait-il pu approfondir le problème, cerner la difficulté, en tout cas enrichir ses connaissances. •

— Non, assura A'Nko. Il manque de moyens techniques. Il nous a ouvert une voie d'étude. C'est ce que nous lui demandions. Si nous réussissons, nous lui en saurons gré.

Les Zonds poussèrent plus loin leurs investigations biologiques. A l'aide de microscalpels, ils disséquèrent littéralement les hémiptères, agents probables de la maladie. Ils étudièrent séparément tous leurs organes. Malheureusement, il s'agissait d'animalcules morts et les renseignements

n'atteignaient pas des précisions comparables à celles offertes par des animaux vivants.

Ils prélevèrent néanmoins, à l'aide de sondes minuscules, au niveau des glandes échelonnées le long du cortex vertébral, une certaine quantité d'un liquide extrêmement fluide, ambré, semblable à du sérum. Puis ils injectèrent cette substance à des cobayes qui ressemblaient aux souris terrestres.

Ils attendirent plusieurs jours avec anxiété, espoir. Mais ils se rendirent vite à l'évidence. La sclérose n'atteignait pas les cobayes qui restaient en parfaite santé. Les souris étaient-elles réfractaires à la maladie ?

Le découragement envahit C'Lha.

— Nous avons échoué. Cela traduit notre impuissance. Je ne pense pas que Jans puisse mieux faire que nous.

— En aucune façon il ne convient de renoncer, assura A'Nko qui, contrairement à son collègue, gardait confiance. J'en suis certain, nous approchons du but. Des difficultés subsistent. Nous les vaincrons. L'analyse chimique du liquide glandulaire nous fournira peut-être des renseignements intéressants.

Ils se mirent au travail avec acharnement. Ils découvrirent plusieurs substances inconnues. Au moins une dizaine. Ils les essayèrent séparément sur les cobayes, sans plus de résultat. Alors, progressivement, ils sombrèrent dans le pessimisme.

Pourtant, la voie de la réussite s'ouvrait devant eux, incontestablement. Un nouvel examen d'un hémiptère, sur écran grossissant, leur confirma que les glandes échelonnées au long du cortex vertébral déversaient leur contenu dans un canal unique qui aboutissait à la trompe abdominale.

— Voilà l'origine de la maladie, soliloquait A'Nko. Mais nous ne parvenons pas à expliquer le processus de la sclérose.

Les deux Zonds se replongèrent dans des calculs complexes. Ils serraient de près, de très près, le problème. Quelque chose leur échappait encore.

*

* *

L'enquête, que Jans conduisit avec dextérité, se solda au moins par une certitude : ni Kassel, ni Klin, ni Phil, ni Helen et Clara n'avaient subtilisé l'éponge et la bassine contenant des cadavres d'hémiptères. Tous s'en défendirent avec énergie.

D'ailleurs, cette action n'aurait recueilli aucune explication valable. Tous, sans exception, avaient intérêt à ce que Jans poursuivît ses investigations sur la maladie. L'idée d'un vol ou d'une mauvaise plaisanterie s'excluait donc.

Pourtant, la disparition des précieux insectes pendant la nuit posait un problème de sécurité. Quelqu'un avait pénétré dans la grotte, profitant du sommeil des humains, un inconnu à figure tertrestre ou autre, mais quelqu'un.

— Vous semblez inquiet, Jans, constata Kassel. A cause de ce vol ?

— Oui, semblable aventure peut se reproduire. Supposez que le ou les inconnus reviennent, qu'ils dérobent des outils, de la nourriture.

— Evidemment, admit le docteur de Los Angeles. Ce serait ennuyeux. Un tour de garde s'imposerait.

— Hum ! douta Edward. Vous n'avez pas remarqué ? Nous étions un peu abrutis en nous réveillant. Je soupçonne que nous étions plongés dans un sommeil artificiel. Nous avons déjà éprouvé de tels symptômes avant d'arriver dans ce désert.

— Vous pensez à l'individu chauve à lunettes ?

— Oui, lui seul serait peut-être intéressé par ces hémiptères.

— Mais comment aurait-il appris l'existence des insectes ?

L'imagination de Jans déborda fort loin.

— Nous sommes très certainement observés, épiés. Nous travaillons pour eux, Kassel.

— Pour *eux* ?

— Pour l'individu chauve à lunettes, pour ses compagnons. Vous ne pensez quand même pas qu'ils nous auraient amenés dans ce désert uniquement pour nous offrir cette « vie nouvelle », suggérée par l'annonce ! Je ne crois guère aux propositions désintéressées. Notre contrat avec ces gens dissimulait quelque chose. D'accord, nous avons accepté sans conditions, sans poser de questions. C'était la règle. Nous aurions pu refuser. Acceptons maintenant les conséquences et ne revenons pas sur ce que nous aurions dû faire ou ne pas faire.

— Sans rien regretter..., dit Kassel, perplexe. Nous pourrions quand même chercher une explication, maintenant que notre psychisme est redevenu normal. Notre contrat ne nous l'interdit pas.

Ils décidèrent tout d'abord qu'il convenait de se protéger contre les hémiptères. Outre les burnous ou les vêtements habituels, ils adaptèrent des voilettes sur leur visage, sur leurs mains, sur toutes les parties visibles de leur corps. Ils ressemblaient à des apiculteurs, mais ils étaient assurés que les insectes à trompe ne les piqueraient pas. D'ailleurs, Jans pensait sérieusement qu'il fallait un grand nombre de piqûres pour contracter la maladie.

L'absorption régulière d'eau contenue dans les cactus entra également dans cette phase prophylactique. Kassel semblait définitivement guéri. Nul doute, l'intervention rapide de la médecine des contraires avait tué les insectes avant que ceux-ci ne déversent leurs substances sclérosantes. Il existait certainement d'autres méthodes, plus facilement applicables, pour venir à bout des hémiptères parasites.

Jans suggéra qu'il partirait en expédition avec Klin et Helen Cadwell. Phil proposa de les accompagner, mais Edward refusa.

— Kassel ne peut rester seul. Or, je vais vous conseiller une chose, Phil, quelque chose de très utile. Pendant notre absence, et avec l'aide de Kassel, vous vous rendrez à notre premier abri, et vous rapporterez des nouvelles d'Hokness. Je crois la maladie irréversible. Torn et Hokness n'ont aucune chance. Mais nous ne pouvons quand même pas abandonner nos compagnons qui restent en « vie suspendue ».

Le lendemain, équipés, Jans, Klin et Helen partirent. Ils s'enfoncèrent dans l'immense désert et ils marchèrent toujours vers l'ouest. Ils arriveraient bien, ainsi, au terme de leur randonnée, à la limite de ce continent de sable.

Ils établissaient une carte qu'ils utiliseraient pour le retour. La boussole leur permettait de ne pas s'égarer. Et un jour, le cinquième après leur départ, Philip Klin annonça, découvrant un nouvel horizon, du sommet d'une dune :

— Nous sommes au bout du désert !

Il cria et agita les bras. Aussitôt, Edward et Helen le rejoignirent. Alors, ensemble, ils regardèrent au-delà de la dernière barrière de sable.

OceanofPDF.com

CHAPITRE X

Un immense océan s'étendait à perte de vue. Ses vagues mouraient sur la grève ou cognaient contre les falaises. Un océan ou une mer. Mais en vain, Jans chercha un indice de vie.

Découragé, il glissa les jumelles dans leur étui.

— Je me demande, Klin, si nous ne nous trouvons pas sur une planète inhabitée. Dans ce cas, nous devons nous débrouiller seuls, tout seuls.

— Mais l'inconnu de la villa de banlieue ?

— Je sais. C'est une énigme. Tout laissait croire qu'il s'agissait d'un homme de la Terre. Pourtant, nous sommes ici sur un monde inconnu, désertique.

Helen Cadwell s'était éloignée. Elle revint en courant auprès de ses compagnons. La course la rendait haletante. Son sang battait à son visage et rosissait ses joues. Au bord de mer, la température était supportable, presque délicieuse, comparée à la fournaise du désert. Une certaine fraîcheur agressait l'odorat, la peau.

La jeune étudiante tendit la main vers des falaises.

— J'ai découvert des grottes, là-bas. Ne croyez-vous pas que nous devrions chercher un abri pour la nuit ?

— Si, acquiesça le médecin. Dans deux heures, le jour s'achèvera.

Les deux hommes suivirent Helen jusqu'à l'entrée des cavernes. Celles-ci se présentaient sous forme d'anfractuosités basses. Toutes ne s'ouvraient pas au ras du sol. Sous sa voilette de tulle protecteur, le regard de la jeune fille brilla. Elle examina le sol, aux alentours. Mais elle ne découvrit aucune trace.

— Vous avez peur des hommes des cavernes ? plaisanta Philip.

— Très drôle ! grommela l'étudiante, en haussant les épaules.

— Les précautions ne s'avèrent jamais inutiles, affirma Jans. Voyez comme nous avons changé. Avant notre transfert ici, nous négligions le danger, parce qu'il n'existait pas, du moins pas sous cette forme. Nous possédons maintenant l'instinct de la conservation et ce sentiment nous pousse à des actions préventives, à des initiatives hardies.

Klin s'introduisit dans l'une des anfractuosités. Il dut se baisser et encore choisit-il une ouverture au ras du sol.

— Nous serons bien pour la nuit. Juste assez de place pour nos trois duvets.

Ils quittèrent leurs équipements. Comme il restait plus d'une heure de jour, ils en profitèrent pour explorer les cavernes. Par une habile gymnastique, Jans se hissa à plusieurs mètres du niveau du sol.

Il pénétra dans une excavation qui se continuait par un couloir rocheux. Il put se dresser, marcha quelques mètres, et eut recours à sa lampe électrique. A mesure qu'il s'enfonçait dans la galerie, l'obscurité augmentait. Quand il se retourna, il n'aperçut plus le jour. Il se trouvait environné de ténèbres.

Brusquement, il tressaillit. Quelque chose le frôla, puis il distingua un lueur verdâtre, à quelques centimètres du sol. La lueur se déplaça, s'enfuit devant lui, disparut.

Prudemment, Jans battit en retraite. Il appela Klin et Helen. Quand ils furent réunis, tous les trois. Edward expliqua le phénomène dont il avait été le témoin.

— Si, si, je me suis senti frôlé. Comme l'aile d'une chauve-souris.

— Une chauve-souris verte ? demanda Klin, perplexe.

— Verte, je n'en sais rien. En tout cas, c'était phosphorescent.

— Vous avez vu un feu follet, docteur ! dit Helen en riant.

— Ne supposez pas des bêtises ! Je n'ai décelé aucune odeur de phosphore d'hydrogène.

Philip prit la chose au sérieux. Il ne croyait guère à une plaisanterie de la part d'un homme tel que Jans. Mais celui-ci pouvait se tromper.

— Docteur... le phosphore d'hydrogène ne se dégage pas spécialement dans les marécages ?

— Non, il existe aussi dans des lieux comme les cimetières et où des matières animales se décomposent.

Klin saisit son fusil.

— Tirons la chose au clair, voulez-vous ?

Tous trois s'enhardirent. Ils franchirent l'entrée de l'excavation, après une escalade périlleuse. Quand les ténèbres les enveloppèrent complètement. Jans tendit la main.

— Là... vous voyez ?

Philip et Helen Cadwell sentirent que des gouttes de sueur humectaient leur dos et leur glaçaient la peau. Leur langue collait à leur palais. Néanmoins, ils maîtrisèrent un cri et conservèrent un certain sang-froid.

La masse verdâtre, au ras du sol, s'éloigna à nouveau dans les profondeurs de la falaise. La lampe électrique tremblait un peu entre les mains de Jans. Or, la lumière semblait effrayer la créature. Mais en était-ce une ou bien simplement une manifestation chimique ?

Par précaution, ils avaient gardé leurs voiles de tulle par-dessus leurs chapeaux et ils étaient gantés. Ils s'en félicitèrent, car soudain ils perçurent une sorte de bourdonnement, comme celui produit par un essaim d'insectes.

Jans se donna des tapes sur les bras. Il sentit qu'il écrasait quelque chose et, à la lueur de la lampe, il aperçut que sa chemise portait des taches rougeâtres. Le sang des hémiptères ! Des milliers d'hémiptères !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'inquiéta Klin qui, de ses bras, tentait de se protéger le visage.

— Ne vous affolez pas, conseilla Edward. Le tulle et les gants assurent une protection efficace. Les insectes essaient de nous piquer.

— S'ils ont du sang, dit Helen, les traits figés, ce ne sont pas des insectes. Mais de minuscules créatures peut-être plus perfectionnées, biologiquement.

Le médecin éclaira la voûte et les parois rocheuses du boyau, de la hauteur d'un homme. Une certaine humidité s'exsudait du rocher poreux et

coulait par estafilades. L'air était chaud, irrespirable, étouffant, comme dans une serre, ou au plus épais d'une forêt.

Ils avancèrent encore, malgré l'agression incessante, invisible, des animaux ailés. La galerie s'élargit, s'évasa en forme de fer à cheval. Le souterrain s'achevait là, par de multiples alvéoles taillés dans le rocher.

Il en existait quatre rangées superposées et, dans chacune de ces petites excavations, nichait une créature phosphorescente.

Jans dirigea sa lampe sur l'alvéole le plus proche. La lumière gêna la bête verdâtre qui se réfugia au plus profond de sa tanière. Combien étaient-elles, immobiles, cachées, épiant les humains qui violaient leur domaine ?

Klin leva lentement son fusil, mais Edward s'interposa violemment, détournant le canon.

— Vous êtes fou ! Votre coup de feu risque de déclencher la fureur de ces créatures. Vous ignorez leurs possibilités.

— Bah ! dit Philip. Elles nous attaqueront, tôt ou tard.

— Ne les provoquons pas, conseilla Helen. C'est terriblement impressionnant. Vous avez remarqué ? Les hémiptères ont disparu.

Jans tendit l'oreille. Il ne surprenait plus le bourdonnement, indice des ailes frottant les unes contre les autres.

— Hum ! ils attendent, eux aussi, un moment plus favorable, sachant qu'ils ne peuvent pas nous piquer, tant que nous aurons des gants et notre masque sur le visage.

Le rayon de la lampe éclaira les cavités, l'une après l'autre. Jans en compta quarante-cinq. Il s'agissait d'un véritable nid, d'une tanière. Quelle attitude adopteraient les bêtes verdâtres ?

— Filons d'ici ! suggéra Philip. Je ne me sens pas tranquille.

— Moi non plus, approuva Helen Cadwell, tremblante, apeurée.

Les voix s'étouffaient, comme dans un tombeau, malgré l'impressionnant silence qui succédait au bourdonnement des hémiptères. Déjà, lentement, à reculons, Philip battait en retraite.

Edward le retint par le bras.

— Attendez. Je voudrais examiner davantage ces créatures.

— Sont-elles de chair, gazeuses, fluidiques ? interrogea l'étudiante.

— Je ne sais pas. De chair, sûrement, puisque, tout à l'heure, quand j'étais seul, j'ai senti que quelque chose me touchait. Leur peau émet une certaine phosphorescence. Elles possèdent de grandes ailes, comme les

chauves-souris, et elles les replient sur leur tête pour se protéger de la lumière. Constatez.

Jans orienta à nouveau le faisceau de sa lampe vers un alvéole. Aussitôt, la bête se recroquevilla. Elle ne forma qu'une boule innommable, velue, car elle possédait de longs poils. Une masse informe, immobile.

Mais, brusquement, des froissements d'ailes retentirent. Klin, affolé, tendit la main.

— Là ! Là ! hurla-t-il.

Une, deux, trois de ces mystérieuses chauves-souris, ailes déployées, quittèrent leurs alvéoles et foncèrent sur les humains. Elles donnèrent le signal à un ballet extraordinaire, lourd de conséquences.

La première, Helen Cadwell chancela, bousculée par une de ces bestioles volantes dont l'envergure atteignait un mètre cinquante. Puis Klin ressentit un choc très dur à l'épaule. Enfin Jans, essayant de protéger ses yeux, glissa malencontreusement sur la roche mouillée.

De chaque niche, une créature s'envola. La caverne s'emplit d'un bruit d'ailes ouatées. Un courant d'air insolite, créé par le battement des membranes velues, et chargé d'une curieuse odeur sulfureuse, frappa le visage des Terriens.

Edward avait lâché sa lampe électrique dont le faisceau éclairait le plafond. Des ombres menaçantes dansaient dans la lumière et s'abattaient sur les hommes. Des sortes de griffes arrachèrent les voiles de tulle.

Alors, dominant le vol lourd des bêtes phosphorescentes, le bourdonnement des hémiptères reprit, comme à un signal. Des dizaines, des centaines d'animalcules se ruèrent sur leurs victimes et enfoncèrent leurs trompes abdominales dans cette chair offerte en pâture.

CHAPITRE XI

— Docteur ! Docteur ! hurla Helen Cadwell, d'une voix angoissée. C'est terrible. Je ne peux plus bouger !

Elle essayait de remuer, allongée sur le sol rocheux qui la meurtrissait. Ses gestes étaient lents, lourds, difficiles, mais pas douloureux.

La nuit, la nuit totale, les environnait. La lampe électrique, brisée par les chauves-souris, s'était éteinte. Le regard, à la longue, s'habituaux ténèbres. Il discernait certains objets.

C'est ainsi que Jans devina la jeune fille dans l'ombre. Il étendit sa main et palpa le bras d'Helen. Il trouva des mots rassurants.

— Ne vous découragez pas. Vous ressentez probablement une immense fatigue, et des picotements sur tout le corps.

— Oui, des picotements..., haleta l'étudiante new-yorkaise. Les symptômes de la maladie, n'est-ce pas ?

La voix de Klin parvint jusqu'aux oreilles de Jans. Une voix affaiblie.

— Docteur... je suis comme Helen, cloué au sol, à quelques mètres de vous. Comment expliquez-vous ça ?

— Les hémiptères nous ont assaillis en très grand nombre et nous ont inoculé la maladie. Nous sommes tous les trois victimes du même mal.

— Alors..., conclut Philip avec découragement, comme Hokness, comme Torn...

— Oui, comme eux..., dit sombrement Edward.

— Kassel ne peut pas venir à notre aide, se lamenta Helen. Va-t-on périr dans cette caverne abominable, sans même revoir la lumière du soleil ?

— On ne périra pas, rectifia Jans. On ne meurt pas de la maladie. Nos organismes resteront en « vie suspendue ».

— Bah ! vous voyez une différence avec la mort ? fit Klin. Nous étions tous candidats au suicide. Si j'avais su, je me serais jeté dans une rivière. Ici, notre agonie sera pire.

— Ne regrettez rien, Klin. A quoi bon ? Nous éprouvons les mêmes symptômes qu'Hokness, que Torn, peut-être même avec une intensité plus grande. La fatigue, l'asthénie, nous empêchent de nous relever.

— Oui, rien à faire ! grommela le comédien. J'ai essayé. Mes bras, mes jambes, mon corps entier, pèsent une tonne... Mais vous avez vu ?

— Quoi donc ?

— Ces sales bêtes phosphorescentes qui nous ont attaqués. Elles sont toujours là.

Klin ne mentait pas. Les chauves-souris avaient regagné leurs alvéoles et, leurs ailes repliées autour de leurs corps velus, immobiles, elles guettaient, elles surveillaient l'agonie des humains. Elles triomphaient sans manifester leur victoire, silencieusement. Mais qu'espéraient-elles encore ?

Un doute affreux s'infiltra chez Helen Cadwell.

— Si c'étaient des vampires ? S'ils attendaient que nous soyons totalement inconscients pour s'enivrer de notre sang ?

L'une des créatures prit son essor, dans un froissement de longues ailes. Elle tourbillonna quelques secondes au-dessus des Terriens et, finalement, s'abattit sur Jans.

Celui-ci lança un cri. Il tenta de repousser l'oiseau de nuit. Ses mains agrippèrent une peau râpeuse, froide, désagréable au toucher. Mais ses forces l'abandonnèrent très vite. Il transpira abondamment et renonça.

Il ferma les yeux. Les griffes de l'animal avaient lacéré sa chemise, sur la poitrine. Déployant ses ailes, la bête enveloppa le corps du médecin et ce

dernier ressentit alors une impression de chaleur. Sa peau entra en contact avec celle de la créature phosphorescente.

Il distinguait la masse sombre vautrée sur lui, presque accouplée à lui. Il respirait une odeur de soufre mais, peu à peu, quelque chose s'insinua dans son cerveau. Au début, il n'y attachait pas tellement d'importance. Puis, au bout de quelques minutes, il comprit que la fascinante créature lui « parlait ». Il percevait sa pensée.

— Je suis Hooa. Je gouverne les Ksiss de cette province.

Etonné, prodigieusement captivé par cette découverte. Jans entra dans le jeu. Une conversation télépathique s'engagea, surprenante, édifiante.

— Où sommes-nous ?

— Sur le septième continent de la planète Borh. Les six autres continents sont habités par les Zonds. Ceux-ci vous ressemblent exactement. C'est pourquoi, lorsque vous avez pénétré ici, j'ai cru que vous étiez des Zonds.

Edward comprit que l'inconnu chauve, à lunettes, de la villa de banlieue, l'homme qu'il cherchait depuis des jours, appartenait à cette race. Il habitait Borh.

— Pourquoi les Zonds ne viennent pas sur le septième continent ?

— Parce que, expliqua Hooa, ce continent nous appartient. Nous le défendons. Il bénéficie d'un climat épouvantable, comparé au reste de la planète. Les Zonds s'en éloignent, et nous ferons tout pour qu'ils ne débarquent pas ici. S'ils envahissaient le septième continent, nous serions condamnés à une mort certaine. Tout le peuple des Ksiss, et aussi celui des Fargs, mourraient.

— Qui sont les Fargs ?

— Les insectes qui inoculent la maladie.

— Quoi ? sursauta Jans, au comble de l'étonnement. Ces hémiptères sont organisés ?

— Mieux : ils nous sont indispensables. Sans eux, nous ne pourrions pas subsister. Nous les avons domestiqués depuis longtemps. Ils sont asservis. Pour nous, à notre intention, ils collectent l'eau nutritive contenue dans les plantes du désert, et ils nous inoculent cette nourriture.

— Pourquoi n'exécutez-vous pas vous-mêmes ce travail ?

— Parce que la lumière du jour nous tuerait. Nous vivons dans les ténèbres depuis toujours. Autrefois, dans les temps reculés, nos ancêtres sortaient la nuit dans le désert, et s'y nourrissaient. Puis l'ère de

l'association avec les Fargs est arrivée. Très vite, les Fargs sont devenus nos auxiliaires.

— Quel bénéfice en retirent-ils ?

— Aucun. C'est une collaboration spontanée. Mais nous respectons les Fargs et nous les traitons avec égards.

Cette association mutuelle ressemblait à celle des rhinocéros africains avec les oiseaux blancs, qui, en permanence, se tiennent sur le dos des pachydermes et les débarrassent des parasites. C'est une image insolite de voir ces oiseaux dressés sur la croupe des lourds animaux, et Jans évoqua cette scène.

Puis il demanda, sentant toujours présente la « pensée » d'Hooa :

— Existe-t-il d'autres Ksiss, d'autres Fargs, sur Borh ?

— Sur les autres continents, non. Le climat, trop tempéré, ne permettrait pas de nous développer. Nous avons toujours habité le septième continent, avec les Fargs. Il existe d'autres colonies de Ksiss, car le désert s'étend sur une région immense. Il est entouré par l'océan.

— Vous n'avez jamais eu l'idée de contacter les Zonds ?

— Non, ils ignorent même notre présence. Nous les laissons dans cette ignorance et ils croient le septième continent inhabité. D'ailleurs, sous tous les aspects, nous nous différencions trop des Zonds. Pourtant, un jour, pas tellement éloigné, une machine volante a atterri dans le désert. Plusieurs Zonds ont débarqué. Ils ont effectué des recherches. Nous avons dû les dissuader. Les Fargs, sur notre ordre, sont intervenus. Ils ont inoculé, chez les Zonds, des substances poïkilothermiques, associées à des sympatholytiques qui entravent le mécanisme de la thermorégulation et aident ainsi à installer un état d'hibernation, de refroidissement.

— Il ne s'agit pas d'une sclérose ?

— Non, toutes les fonctions vitales ralentissent au maximum.

— Alors, dit Edward avec espoir, il suffirait de réchauffer le sujet pour que...

— Ce n'est pas aussi facile, trancha Hooa. Les Fargs secrètent des substances spéciales et eux seuls possèdent les antidotes. Je ne pense pas que les Zonds aient pu tirer leurs « malades » de leur léthargie. Le réchauffement progressif de l'organisme ne suffit pas. Il faut neutraliser les effets des substances qui exercent leur action au niveau des centres nerveux et glandulaires.

Jans avait préparé bien d'autres questions, mais le Ksiss s'arracha au contact de la peau humaine. Il regagna son alvéole et, dès lors, la conversation télépathique s'interrompit. Vainement, le médecin tenta de solliciter à nouveau la pensée d'Hooa.

En quelques minutes, Edward avait appris des choses fantastiques, qu'il n'imaginait même pas, qui dépassaient même l'imagination la plus fertile. Comment aurait-il pu songer, un seul instant, que les hémiptères apparus sous son microscope appartenaient à une communauté organisée, intelligente ?

— Docteur ! appela Klin, rompant l'étrange silence. Je ne vous entends pas depuis plusieurs minutes. A quoi pensez-vous ?

— A quelque chose de bouleversant. J'ai pénétré dans un monde nouveau, inconnu.

Edward raconta sa conversation avec Hooa. Klin et Helen doutèrent de cette réalité extraordinaire et ils crurent sincèrement que les facultés mentales de leur compagnon s'ébranlaient. Il fallut toute l'insistance de Jans pour les convaincre.

— En admettant, dit Klin ; les Ksiss, ou les Fargs, comme vous voudrez... vous ont-ils expliqué ce qu'ils comptaient faire de nous ?

CHAPITRE XII

A'Nko s'attarda vainement devant l'écran qui montrait la falaise et l'entrée des grottes. L'image le déçut amèrement.

— Voilà plusieurs jours que Jans, Klin et Helen Cadwell ont pénétré dans ces excavations. Pourquoi ne ressortent-ils pas ?

Un important « fading » brouillait les ondes sonores. Du haut-parleur s'échappaient des sons informes, incompréhensibles. A peine quelques mots cohérents se détachaient-ils de la rumeur.

— Les hertziennes sont perturbées, constata C'Lha. Un profond écho répercute les voix et explique ce trouble.

— Oui, approuva A'Nko. C'est la faute des cavernes rocheuses, doublement. D'abord, elles amplifient les sons, jusqu'à les déformer, les rendre inaudibles. Ensuite, elles forment écran aux ondes lumineuses des images télévisées. Nous ne pouvons pénétrer, visuellement, sous la falaise, à la suite des Terriens. En fait, ceux-ci échappent momentanément à notre contrôle.

— Partiellement, rectifia C’Lha. Regardez. Les électrodes logées dans le corps des humains et alimentées par des micro-piles, poursuivent leur mission d’informations.

Le Zond à lunettes et au crâne chauve observa des graphiques. Mais, brusquement, il fronça les sourcils.

— C’Lha ! cria-t-il. Vous avez remarqué ? Les électrodes fournissent des renseignements pessimistes. Cœur, poumons, toutes les grandes activités de l’organisme se réduisent. Comme...

Il s’interrompit, mais son collègue enchaîna :

— Comme si les humains étaient atteints par la maladie.

— Oui, dit sombrement A’Nko. Torn, Hokness... Regardez leurs graphiques. Ceux de Jans, de Klin et d’Helen Cadwell se modifient sans cesse et s’acheminent vers une même uniformité. J’ai peur que tous les Terriens ne succombent à la sclérose.

— Nous sommes impuissants, constata C’Lha.

Nous enregistrons les faits. Nous ne les améliorons pas. Inévitablement, les graphiques de Jans, de Klin et d’Helen Cadwell ressembleront à ceux de Torn et d’Hokness.

— Un état léthargique, qui exclut tout besoin de nourriture. Une vie « suspendue »... soliloqua A’Nko.

Soudain, il redressa le buste. Une étrange lueur fulgura dans ses prunelles. Sa voix haleta légèrement :

— Nous pouvons peut-être quelque chose. C’est une expérience à laquelle je pense depuis longtemps, depuis qu’Hokness, le premier, a été frappé par la maladie.

— Vous m’étonnez, fit C’Lha. Les chances des humains s’amenuisent et notre entrée sur le septième continent est compromise.

A’Nko s’obstina :

— Jans, Klin, les autres... Nous les avons dotés d’électrodes afin qu’elles nous renseignent sur leur état physique. Or, une électrode peut encaisser des impulsions électriques.

— Je vois. Vous voulez envoyer des stimulations aux divers organismes des Terriens.

— Oui. Avec prudence, progressivement. Les risques encourus ne sont pas pires que la maladie. Essayons-nous ?

— Comme vous voudrez, acquiesça C’Lha que l’initiative de son collègue n’emballait pas outre mesure. Cela exigera quelques modifications

sur les appareils et l'adjonction d'un stimulateur. Dans une heure, tout sera prêt.

— Eh bien ! préparez le matériel. Nous commencerons par une stimulation très réduite, puis nous augmenterons la dose, progressivement, jusqu'à obtention d'un résultat.

— Si nous ne réussissons pas ?

— Vous êtes pessimiste, C'Lha. Nous avons la chance incroyable d'avoir des sujets porteurs d'électrodes internes. Devant la carence des autres méthodes, notre devoir consiste au moins à essayer celle-là.

Les deux Zonds s'affairèrent. Puis, lorsque tout fut mis au point, ils commencèrent leur tentative.

*

* *

Jans dormait lorsqu'il ressentit, au niveau du plexus solaire, une chaleur étrange. Sur le moment, il crut qu'Hooa renouait le contact télépathique avec lui. Mais il se ravisa très vite. Non, le Ksiss n'adhérait pas à sa peau. Il passa vainement sa main sur sa poitrine et ne rencontra pas le contact rugueux de la créature.

Dans les ténèbres toujours présentes, il regarda vers les alvéoles. Les Ksiss dormaient et ne bougeaient pas. Klin et Helen, aussi, sommeillaient, terrassés par la maladie.

Cette chaleur, au creux de l'estomac, se renouvela au bout de quelques minutes. Il ne la définit pas et n'expliqua pas son origine. C'était une sensation inconnue, qui, la fois suivante, s'irradia vers l'abdomen, le cerveau. Puis elle gagna les membres.

Edward s'étonna, s'inquiéta. Était-ce un symptôme d'aggravation de la maladie ? Hooa aurait pu certainement le renseigner.

Il bougea un bras, une jambe, avec plus de facilité. Il éprouva des picotements sur tout le corps, mais il ne les attribua pas aux piqûres des Fargs. Mieux, il se dressa complètement et se remit debout. Cette prouesse le plongea dans la stupéfaction. Il y a quelques minutes encore, il se trouvait paralysé, du moins dans un état asthénique si intense que tout mouvement lui était interdit.

Il constata que Klin et Helen Cadwell remuaient à leur tour. Dans le noir, la main de Jans rencontra celle de Philip.

— Docteur, je...

— Taisez-vous, souffla le médecin. N’alertons pas les Ksiss.

— Bah ! Ils voient la nuit. Nous ne pouvons pas nous cacher.

— D’accord, mais ils dorment. Profitons de leur sommeil pour quitter cette grotte.

Il chuchota à l’oreille d’Helen :

— Ça va ?

— Oui. Je me sens capable de marcher.

C’était inespéré, inexplicable, peut-être passager. Les trois Américains se glissèrent vers la sortie. Dès qu’ils eurent franchi quelques mètres, plusieurs Ksiss voletèrent autour d’eux.

— Ils veillaient ! grommela Klin, expédiant des coups de poing dans le vide pour chasser les créatures volantes.

Il frappa un Ksiss et celui-ci, durement atteint, tomba sur le sol dans un grand fracas d’ailes. Dépourvu d’organe vocal, l’animal phosphorescent ne poussa pas un cri.

Ce succès encouragea les fugitifs. Leurs poings repoussèrent les oiseaux. Plusieurs Ksiss gisaient à terre, mais d’autres arrivaient. Les Fargs, non plus, ne tarderaient pas à entrer en action.

Jans désigna la lumière du jour qui dessinait un rond de clarté devant lui.

— Encore quelques mètres, et les Ksiss ne nous poursuivront plus.

Effectivement, les créatures des ténèbres renoncèrent à s’interposer devant les Terriens. La lumière était leur pire ennemi et elles refluèrent vers le fond de la caverne, dans leur antre. Hooa avait dû donner des ordres, télépathiquement, car les Fargs n’intervinrent pas.

Edward, Klin et Helen clignèrent vivement des paupières en retrouvant l’éblouissant soleil extérieur. Ils s’accoutumèrent très vite à ce retour à la clarté. Ils respirèrent profondément un air chaud, brûlant.

Hâtivement, ils s’éloignèrent de la falaise. Sur la plage, Philip se baigna dans l’océan. Helen s’y hasarda à son tour, mais Jans se contenta d’une brève toilette. Les hommes avaient une barbe de plusieurs jours.

— Vous y comprenez quelque chose, docteur ? demanda Klin. Sincèrement, j’ai cru que nous ne ressortirions pas vivants de ces cavernes.

— Moi aussi, opina Jans. Je n'attribue pas notre guérison à un miracle. Je suspecte Hooa.

— Hooa ? répéta Helen, dubitative.

— Oui, il m'a expliqué que, seuls, les Fargs possédaient les antidotes aux diverses substances qu'ils inoculent. Qui d'autres que les Fargs auraient pu neutraliser leur propre action ?

— En effet..., dit Klin, hochant la tête. Mais pourquoi suspectez-vous Hooa ?

— C'est lui qui gouverne, dirige les Fargs. C'est lui qui avait ordonné aux hémiptères de nous inoculer la maladie. C'est lui encore, probablement, qui a invité les Fargs à neutraliser notre état léthargique.

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Parce qu'il a compris que nous n'étions pas un danger pour les Ksiss, mais les victimes des Zonds. Hooa aurait encore bien des choses à nous apprendre.

Helen devina le désir du médecin et s'y opposa catégoriquement.

— Non, docteur, non ! s'écria-t-elle. Nous ne retournerons pas chez les Ksiss, même si le désir vous tenaille. Klin m'approuvera.

— Totalement ! acquiesça le comédien. J'espère qu'Hooa aura aussi la bonne idée de demander à ses amis, les Fargs, la guérison de Torn et d'Hokness.

Un grand espoir anima les Terriens. Ils croyaient le cauchemar terminé et ils ignoraient qu'Hooa n'était pour rien dans l'amélioration de leur état. En fait, ils devaient cette pseudo-guérison aux stimulations électriques que les Zonds leur expédiaient régulièrement par le truchement des électrodes logées dans leurs organes.

A'Nko, comme C'Lha, savaient qu'ils n'avaient pas encore triomphé de la maladie, et que cette rémission n'était que passagère et s'achèverait avec la fin des stimulations. Pouvaient-ils, indéfiniment, stimuler électriquement un organisme ?

C'était un pis aller. La déception ne tarderait pas à accabler Jans et ses compagnons. Elle serait même terrible.

CHAPITRE XIII

Jans boucla son sac sur le dos et tira la boussole de sa poche. Il chercha l'est, tendit la main dans cette direction, et soupira :

— En route. Nous avons pas mal de chemin à parcourir.

Ils avaient décidé, à l'unanimité, de rejoindre Kassel, bien qu'il en coûtât à Jans d'abandonner une créature aussi intéressante qu'Hooa. Mais des impératifs de sécurité exigeaient qu'ils s'éloignassent de la falaise, cet antre des Ksiss où ils avaient bien failli périr.

Ils avaient retrouvé, à l'extérieur, leurs bagages et leur matériel. Ils s'enfoncèrent donc dans le désert, sous l'implacable soleil, regrettant la fraîcheur relative, mais appréciable, de l'océan.

Edward songeait aux derniers événements. Il marchait, le front soucieux. Divers problèmes le préoccupaient. Plus que l'existence des Ksiss ou des Fargs, celle des Zonds lui apparaissait nettement plus importante. Comment atteindre ces créatures civilisées qui vivaient sur les six autres continents de la planète Borh ?

Jans, Helen et Klin passèrent plusieurs nuits dans le désert. Ils absorbèrent l'eau des cactus, cette même eau, cette même substance que les Fargs extrayaient pour alimenter les Ksiss. Puis, un matin, ils arrivèrent en vue de l'amas rocheux, constituant l'abri de Kassel.

Ils s'étonnèrent que personne n'accourût vers eux. Ils pressentirent le pire. Mac, John Phil, Clara Leen... Auraient-ils subi le sort de Torn ?

Le premier, Klin arriva en courant à la grotte. Il pénétra dans la caverne et aperçut Charles Torn, toujours allongé sur sa couchette. L'avocat semblait endormi. Il avait même tout l'air d'un mort et il restait parfaitement immobile. On surprenait difficilement sa respiration, extrêmement ralentie. Quant à son poulx, il battait à moins de trente pulsations à la minute.

— Eh bien ? dit Edward, rejoignant le jeune comédien new-yorkais.

— Personne, expliqua Philip. Ou plutôt, si : Torn, tout seul.

Le regard d'Helen tomba sur un papier, exposé bien en évidence sur l'un des lits de camp, vide. Son auteur avait eu la précaution de le maintenir avec un caillou, pour que le vent ne l'emportât pas.

— Attendez..., fit l'étudiante en dépliant la note. C'est signé de Kassel. Devant notre absence prolongée, ils ont décidé de partir à notre recherche, en suivant la route que nous avons tracée. Ils se sont donc enfoncés vers l'ouest.

— Nous ne les avons pas rencontrés, constata amèrement Klin.

— Bah ! Le désert est vaste. Même avec une boussole, nos routes respectives ont divergé. C'est ennuyeux. Nous nous sommes manqués, dit Jans. Ils atteindront probablement l'océan. Pourvu qu'ils ne deviennent pas à leur tour la proie des Ksiss !

Helen dissipa cette inquiétude :

— Hooa saura différencier Kassel, Phil et Clara avec les Zonds. Il n'ordonnera pas aux Fargs d'attaquer nos amis.

Philip hocha la tête. Il ne paraissait pas convaincu de la bonne volonté d'Hooa. Il désigna Torn.

— Pourquoi celui qui gouverne les Ksiss n'a-t-il rien fait pour notre malheureux compagnon ?

— Ça viendra, assura l'étudiante, encourageante. Les Fargs ne sont pas venus encore jusqu'ici. Or, vous savez qu'eux seuls...

Le médecin lisait le papier écrit par Kassel. Un post-scriptum expliquait que John Phil s'était rendu auprès d'Hokness, comme l'avait demandé Jans,

et qu'il avait trouvé l'industriel dans le même état léthargique. Il vivait toujours « au ralenti ».

Vers le soir, la première, Helen ressentit une grande fatigue. Ses jambes ne la soutenaient plus. Elle s'allongea, inquiète. Ses symptômes lui rappelaient ceux qu'elle avait connus dans la grotte des Ksiss.

Son inquiétude empira lorsque Jans et Klin éprouvèrent aussi la même impression. Une lassitude intense, comme si, d'un seul coup, leurs corps se chargeaient de kilos de plomb.

Edward diagnostiqua très vite ces symptômes. Il crut devoir ne pas cacher la situation à ses compagnons. Sa voix s'enroua.

— Notre amélioration n'a été que passagère. Nous retombons dans l'état léthargique que nous connaissons. Cela, très rapidement. Je ne m'explique pas pourquoi Hooa nous a fourni cette rémission. Sans doute désirait-il notre retour ici.

— Sans Kassel, qu'allons-nous devenir ? gémit Klin. Etes-vous sûr, docteur, que... que les substance inoculées par les Fargs agissent à nouveau ? Ne s'agit-il pas d'une autre maladie ? Nous avons peiné pour traverser le désert. Une fatigue momentanée...

— Ne nous illusionnons pas. Hooa défend son continent. Mais il n'avait rien à redouter de nous. Je n'ai pas eu le temps de le convaincre. Peut-être aurais-je gagné sa confiance. Mais tant d'autres questions se pressaient à mes lèvres lors de notre conversation télépathique !

Le plus morne découragement envahit nos amis. Helen pleura. La récurrence était encore plus terrible que le début insidieux de la maladie. Lentement, tous trois sombrèrent dans le sommeil de l'inconscience totale, le néant.

*

* *

A'Nko appuya sur la touche du magnétophone qui enregistrerait scrupuleusement les conversations des Terriens. Il écouta une seconde fois, attentivement, les propos tenus par Jans, Klin et Helen Cadwell, à leur sortie de la falaise. Il disséqua littéralement les paroles.

Quand il eut terminé, il arrêta le magnéto et hocha la tête. La surprise burinait ses traits.

— Un embryon de civilisation, dont nous ignorions jusqu'à aujourd'hui l'existence s'est développé sur le septième continent. Les témoignages des humains sont précieux, probants. Ils parlent des Ksiss, des Fargs, d'Hooa. Bien entendu, il nous faudrait des précisions.

C'Lha, qui connaissait bien son collègue, sourit.

— Vous avez sûrement une idée.

— Oui. Jans constitue un excellent sujet et, d'après ce qu'il a raconté à ses compagnons, il serait entré en contact avec un Ksiss. Des trois humains, c'est probablement lui le plus qualifié pour nous fournir les renseignements qui nous manquent.

— Vous comptez l'interroger ?

A'Nko dissimula sa satisfaction. C'était une créature qui n'extériorisait pas ses sentiments.

— L'interroger ? Non. Je n'ai pas envie, pour le moment, d'entrer en contact avec lui. Mais nous possédons des appareils pour fouiller la pensée.

— Je vois, dit C'Lha. Les initiatives ne vous font pas défaut. Vous ignorez pourtant que nous avons cessé les impulsions électriques et que Jans, Klin et Helen Cadwell sont retombés dans un état léthargique.

— Je sais. Cela n'empêche rien. Je vais profiter de l'absence de Kassel et des autres.

Un coup d'œil à un écran montra Kassel, Phil et Clara en bordure de l'océan. A tout moment, lorsqu'ils le souhaitaient, les Zonds pouvaient contacter les humains, soit visuellement, soit phonétiquement.

A'Nko prépara un véhicule volant et, quelques heures plus tard, il se posait à proximité de l'amas rocheux, sous lequel dormaient Jans et ses amis. C'Lha l'accompagnait. Tous deux, équipés de combinaisons protectrices, quittèrent le véhicule et entrèrent dans la grotte centrale.

Ni Edward, ni Klin, ni Helen ne remuèrent et ne s'aperçurent de la présence des Zonds. Ils étaient figés sur leurs couchettes, à côté de Torn. Quatre cadavres n'auraient pas présenté un autre aspect.

— Nous n'avons même pas besoin d'utiliser notre rayonnement hypnotique, dit A'Nko.

Ils s'emparèrent de Jans et le transportèrent jusqu'à leur engin. Puis ils regagnèrent le troisième continent, où ils avaient leurs laboratoires. Avec

précaution, ils se débarrassèrent de leurs combinaisons qu'ils passèrent dans un stérilisateur.

Ils installèrent Edward sur un siège, le coiffèrent d'un casque à électrodes, et sondèrent sa pensée. Ils durent stimuler le cerveau du médecin pour obtenir les renseignements exigés. Tous les détails enregistrés dans la mémoire de Jans défilèrent sur des cartes perforées que des ordinateurs électroniques transposèrent ensuite en langage compréhensible.

Pendant plusieurs jours, les Zonds explorèrent ainsi le cerveau du docteur, sans que celui-ci ne s'en rendît compte, toujours sous l'effet des substances inoculées par les Fargs.

— Heureusement, constata C'Lha, que le « fading » produit par l'écho des voûtes situées sous la falaise n'a pas persisté. Quand les humains sont revenus à l'air libre, l'écoute, et la vision, sont redevenues normales. Nous avons pu, ainsi, apprendre l'existence des Ksiss, des Fargs.

— C'est passionnant, dit A'Nko, dépouillant les cartes perforées. Jans est entré en contact télépathique avec Hooa, grand maître des Ksiss. Or, Hooa veut nous interdire l'accès du septième continent.

— Comment lutterons-nous contre lui ? s'inquiéta C'Lha. Les Fargs constituent des adversaires dangereux, plus que les Ksiss.

— J'ai une vague idée, avoua A'Nko, mystérieux. Nous mettrons au point notre plan. De plus en plus, le moment où nous prendrons possession du septième continent approche.

Il désigna Edward, allongé sur une couchette surmontée d'un casque à électrodes.

— Ramenons-le auprès de ses compagnons.

— Hum ! fit C'Lha. Pendant que Jans était ici, Kassel, Phil et Clara Leen ont regagné l'intérieur du désert. Ils se sont aperçus de la disparition de leur camarade.

— Bah ! Qu'importe. Il nous a fallu plusieurs jours pour capter, trier, dépouiller, ce que la mémoire de Jans contenait d'intéressant. Nous en savons maintenant autant que lui sur la civilisation des Ksiss et des Fargs. Jamais, Kassel et les autres, n'imagineront la vérité. Car, eux, ils ignorent encore tout des hôtes étranges du septième continent.

CHAPITRE XIV

Kassel s'éveilla avec un affreux mal de tête. Il avait le crâne lourd. Mais, dès qu'il ouvrit les yeux, il s'aperçut que quelque chose avait changé pendant la nuit.

Il sauta hors de son lit et se précipita vers Jans. Il le secoua, vainement. Le docteur new-yorkais ne bougea pas. Il restait immobile, comme Klin, comme Helen Cadwell.

Phil et Clara Leen se levèrent à leur tour. Ils éprouvaient, eux aussi, des maux de tête.

— Nous avons dormi comme des abrutis, diagnostiqua Kassel. Presque artificiellement.

— Comment ça ? sursauta Clara.

— Eh bien ! au moyen de diverses substances. L'éventail ne manque pas. Il va des substances chimiques aux ondes hypnotiques.

— Mais Jans ? s'étonna John Phil.

Ils avaient atteint l'océan et ils avaient perdu la trace de Klin et de ses compagnons. Ils avaient décidé de revenir à leur point de départ et, quand ils étaient arrivés, fourbus, harassés par plusieurs jours passés dans le désert, ils avaient découvert Klin et Helen Cadwell, immobiles, figés sur leur lit de camp.

Sans difficulté, Kassel avait diagnostiqué la maladie. Klin, Helen, rejoignaient Torn et Hokness dans le camp des handicapés, des inutiles, des impotents. Ils avaient probablement contracté le mal pendant leur voyage et Mac se demandait comment ils avaient pu arriver jusqu'ici dans un tel état.

Mais l'absence de Jans ne s'expliquait pas. En effet, le docteur de Los Angeles, Phil et Clara Leen cherchèrent dans une vaste zone autour de l'amas rocheux. Ils ne trouvèrent pas Edward.

Aussi, ce matin, en s'éveillant, on comprenait mieux la stupéfaction de Kassel en apercevant son collègue, mystérieusement revenu pendant la nuit. Toutes les hypothèses, même les plus hardies, s'ad-mettaient.

— Dans cet état, Jans n'a pu arriver seul jusqu'ici, conclut Mac. Quelqu'un l'a conduit.

— Qui ? interrogea Clara.

— Mystère. Peut-être l'individu chauve, à lunettes. Ça m'étonnerait qu'il nous ait abandonnés complètement.

John Phil hocha la tête. Les événements le déroutaient.

— Nous n'avons même pas découvert les traces d'un véhicule dans le sable. Or, vous croyez que Jans serait revenu à pied, avec l'individu chauve, à lunettes ?

— Oh ! à pied, sûrement pas. Les traces s'effacent et tout dépend de la nature du véhicule. En tout cas, on nous a bel et bien endormis afin de masquer le retour de mon confrère.

— D'autres questions se posent, toutes aussi énigmatiques, dit la jeune manucure. Nous pourrions même nous en poser à longueur de journée. Nous sommes entrés dans le mystère au moment où nous répondions à l'annonce du journal.

— Bah ! Déjà, remarqua John, cette annonce dissimulait quelque chose d'étrange, par son texte. La police aura sûrement flairé une affaire louche.

— La police, gloussa Clara Leen, ne viendra pas nous chercher ici ! Si seulement nous pouvions savoir pourquoi Jans n'était pas avec Klin et Helen, lorsque nous sommes arrivés ! Le nœud gordien se dénouerait.

Elle se tourna vers Kassel.

— Vous ne pouvez rien faire pour votre confrère ?

— Non, dit Mac, impuissant. C'est trop tard. J'aurais pu essayer la méthode des contraires, méthode qui m'a réussi. Mais la maladie avait été prise dans sa période d'incubation. Tandis que, pour Jans...

Il soupira.

— Pourtant, ajouta-t-il, nous avons tous bu des extraits de cactus. Ce liquide, apparemment, paraît nutritif, car il ôte la faim. Mais, contrairement à ce que croyait mon collègue, il ne préserve pas de la maladie.

Pendant des jours, s'attendant eux-mêmes à tomber malades, Kassel, Phil et Clara Leen veillèrent leurs compagnons. Mais veillaient-ils des vivants, ou des cadavres ?

*

* *

Une nuit, Jans reprit conscience. Il sortit de sa léthargie. Les yeux grands ouverts, il sonda les ténèbres. Il devina une masse sur sa poitrine, quelque chose de phosphorescent. Immédiatement, il pensa à Hooa. D'ailleurs, une onde télépathique frappa son subconscient.

— N'ayez pas peur. C'est moi, Hooa. Je suis venu en une nuit, de l'océan. Il fallait absolument que je vous prévienne. J'ai besoin de vous.

L'étonnement grandit chez Edward. Il essaya de coordonner ses idées, de profiter au maximum de son moment de lucidité.

— Pourquoi nous avez-vous guéris, puis à nouveau anesthésiés ?

— Jamais je n'ai ordonné aux Fargs de vous inoculer les antidotes. Quand vous avez fui notre antre, j'étais le premier étonné, stupéfait. Je ne m'explique pas ce qui s'est passé. Puis les Fargs m'ont rapporté que vous étiez à nouveau en léthargie. Cette nuit, un groupe d'entre eux m'a accompagné. Ils vous ont inoculé les antidotes. Je tiens à ce que vous soyez conscient.

— Pourquoi avez-vous quitté votre repaire pour venir jusqu'ici, au péril de votre vie ? Je croyais que cette possibilité vous était interdite.

— Non, nous pouvons sortir la nuit, comme nos ancêtres. J'ai jugé que j'arriverais ici avant le jour. Je repartirai la nuit prochaine.

Kassel, Phil et Clara Leen dormaient, d'un sommeil naturel. Dans un coin de la grotte, réunis en essaim, les Fargs veillaient. A la moindre alerte, ils se précipiteraient sur les humains et les piqueraient.

Le Ksiss poursuivit son dialogue silencieux. Il sentait la peau du Terrien contre la sienne.

— Des Zonds parcourent le septième continent. Ils ont débarqué depuis plusieurs jours, à bord de véhicules volants. Equipés de combinaisons protectrices, ils ne risquent pas les piqûres des Fargs.

— Hum ! fit Jans. Cette précaution, de la part des Zonds explique qu'ils ont connaissance de l'existence des Fargs, de leurs méthodes d'action.

Hooa restait inquiet. Sa pensée devint pressante :

— Justement, j'aimerais que vous enquêtiez au sujet des intentions des Zonds. Nul doute, ce sont eux qui vous ont amenés ici, vous et vos compagnons.

— Enquêter ? Comment ?

— Je vous le répète. Des Zonds parcourent le désert. Ils s'arrêtent parfois devant les cactus, les plantes grasses, et ils se livrent à un travail que les Fargs ne comprennent pas, qu'ils ne peuvent pas expliquer. Les Fargs ne sont pas dotés d'une intelligence très poussée. J'aimerais des informations complémentaires.

— Vous comptez sur moi ?

— Oui. En échange, je vous accorde la liberté de vos mouvements. Les Fargs ne vous inquiéteront plus.

Pleinement conscient du service que le Ksiss lui demandait, Edward comprit qu'il tenait sa chance. Il ne la laissa pas s'échapper. Il exigea certaines conditions.

— Je voudrais aussi que mes compagnons soient tirés de leur état léthargique. Tous, Hokness, comme Torn.. Vous n'avez rien à craindre de nous.

— En admettant que j'accepte, dit Hooa, vous m'aidez ?

— Oui. J'aurai besoin de l'appui de mes compagnons. Car le désert est vaste.

— Très bien, je donnerai des ordres aux Fargs. Mais ceux-ci attendront que je sois reparti. Pendant la journée, je me cacherai dans la grotte. Je partirai dès la nuit tombée. Après quoi, les Fargs agiront. D'ailleurs, si vous tentiez de nuire aux Ksiss, mes auxiliaires vous rappelleraient que vous restez à leur merci. J'accepte vos conditions si vous acceptez les miennes.

Le pacte conclu, Hooa ne prolongea pas le contact télépathique. Il promit de revenir lorsque les Terriens disposeraient des informations nécessaires. Il se réfugia au plus profond de la grotte annexe et les Fargs, intervenant, replongèrent Jans dans le néant.

Toute la journée, le Ksiss demeura dans l'obscurité. Ni Kassel, ni Phil, ni Clara Leen, ne soupçonnèrent sa présence. Puis, à la première heure de nuit, l'étrange créature des ténèbres s'échappa dans un grand froissement d'ailes. D'une traite, elle franchit des dizaines et des dizaines de kilomètres. Il lui fallait absolument arriver à l'océan avant le jour.

Alors, les Fargs se jetèrent sur les Terriens. Les antidotes coulèrent dans le sang de Jans, de Klin, d'Helen Cadwell, et même de Torn. Ce fut comme une résurrection.

Kassel, Phil et Clara Leen n'en croyaient pas leurs yeux. Ils crièrent au miracle. Mais Edward leur expliqua la vérité.

— Maintenant, dit-il, nous devons aider les Ksiss, sous peine de retomber dans notre état léthargique. Si les Zonds parcourent le désert, nous les découvrirons et nous connaîtrons leurs projets.

— Hum ! toussa Klin. Croyez-vous qu'ils se laisseront approcher ?

— Préparez-vous, ordonna Jans, confiant. Nous partons. Mais nous nous diviserons en équipes. Nous augmenterons ainsi nos chances.

En trois groupes, ils s'éparpillèrent dans le désert.

CHAPITRE XV

Jans ajusta ses jumelles devant les yeux. Il regarda longuement.

— Que font-ils ? Tenez, Clara, constatez.

Il tendit les lunettes à la jeune manucure. Celle-ci observa à son tour mais, comme chez Edward, la surprise plissa son front.

— Oui, c'est incompréhensible.

Ils étaient allongés dans le sable, au sommet d'une dune. De cette éminence, ils dominaient une sorte de plateau aride où ne croissaient que des cactus géants et quelques mandragores difformes. D'ailleurs, sur le septième continent, la végétation se bornait à ce genre de plantes, exclusivement.

— Ils ne nous ont pas vus, dit le médecin. Pas encore, nul doute, cela viendra.

— Vous comptez les interroger ?

— Oui, s'ils comprennent l'américain.

— Bah ! L'inconnu de la villa de banlieue parlait notre langue. Il l'a peut-être enseignée à ses congénères.

Edward en douta. Il reprit les jumelles et poursuivit son observation, passionnante, surprenante. Il imagina Klin et Helen, puis Kassel et Phil, parcourant eux aussi le désert à la recherche des Zonds. Torn était resté à la grotte, car les diverses provisions et le matériel ne pouvaient pas être laissés sans surveillance. Question de sécurité, d'autant cruciale que les rations et les conserves s'épuisaient. Les pionniers les économisaient le plus possible en absorbant du jus de cactus (Du moins les plantes qu'ils nommaient ainsi.) extrêmement nutritif, en plus de ses propriétés désaltérantes.

— Bizarre, remarqua Jans. On dirait qu'ils...

A deux cents mètres, peut-être davantage, deux Zonds se livraient à un étrange travail. Ils portaient des tuniques bleues, qui leur descendaient jusqu'aux genoux, et des pantalons collants, comme A'Nko et C'Lha. Ils étaient accroupis au pied d'un cactus géant et l'un d'eux, à l'aide d'une seringue, inoculait quelque chose à la base de la plante. Son collègue tenait un récipient de verre où s'agitait un liquide translucide, extrêmement fluide.

Puis, quand ils eurent terminé, ils passèrent au cactus voisin. Mais, par-dessus leur tunique, ils avaient endossé une combinaison légère, transparente. Un casque à hublot protégeait leur tête. On aurait dit qu'ils évoluaient dans un milieu inadapté à leur système respiratoire. En réalité, il ne s'agissait que d'une simple précaution. Ainsi équipés, ils ne redoutaient pas les Fargs, ces hôtes terribles du septième continent.

Un transcepteur, logé dans leurs scaphandres, les alerta. Immédiatement, ils jetèrent autour d'eux des regards anxieux, mais ils n'aperçurent pas Jans et Clara Leen, aplatis dans le sable. N'empêche, quelqu'un les épiait, et A'Nko les prévenait. Grâce au satellite-relais, les Zonds possédaient une admirable vue d'ensemble du désert, et rien ne leur échappait.

Dans son plan, A'Nko avait prévu cette éventualité. Il n'oubliait pas les Terriens. De son labo, il surveillait l'opération avec une vigilance scrupuleuse.

Conformément aux instructions, les deux Zonds abandonnèrent précipitamment leur besogne. Ils regagnèrent leur engin volant, posé à proximité, sorte d'hélicoptère à forme ovoïde qui reposait sur deux grands patins.

— Ils s'enfuient ! cria Jans, déçu, au moment où l'engin ovoïde décollait à la verticale.

Rapidement, le véhicule disparut vers l'ouest. Edward se redressa, car les précautions ne s'imposaient plus. Mains aux hanches, il grogna :

— Notre présence les a gênés. Comment ont-ils pu nous déceler ?

Il ignorait, bien sûr, tous les moyens techniques dont disposaient les Zonds. Mais il prit une décision hardie :

— Allons voir de plus près ce qu'ils fabriquaient.

Avec Clara, il dévala la pente et se retrouva devant le cactus où il avait surpris les deux Zonds. Il observa la plante géante, plusieurs fois de la taille d'un homme. Puis il examina les longues tiges épineuses.

— Alors ? demanda la manucure qui n'y connaissait rien en botanique.

— Je ne vois rien, dit Edward. Mais les deux Zonds s'affairaient au pied même de la plante.

Il s'accroupit. Le cactus possédait un gros bulbe, à moitié enfoui dans le sable, d'une couleur légèrement jaunâtre, sur lequel se greffaient les tiges. Jans gratta le sol et mit à nu des racines qui s'en-fonçaient profondément dans la terre desséchée. Il s'aperçut que la structure de ces plantes différait de celle des cactus terrestres.

— Ils inoculaient quelque chose dans le bulbe, conclut le docteur new-yorkais. Passez-moi la seringue, Clara.

Celle-ci donna l'objet demandé au médecin. Jans opéra plusieurs prélèvements qu'il recueillit avec précaution dans des éprouvettes bouchées.

— J'analyserai ça, expliqua-t-il. Je crois que, pour le moment, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Hooa sera-t-il satisfait ?

— Il le faudra bien. Je ne peux pas courir après les Zonds. Apparemment, ceux-ci évitent le contact avec nous.

Ils rentrèrent à la grotte. Torn ne signala rien de suspect. Puis les autres arrivèrent à leur tour. Ils avaient vu des Zonds, mais ceux-ci avaient fui à leur approche.

Jans examina ses prélèvements au microscope. Il les compara avec du suc de cactus normal. Il ne discerna aucune différence, même dans la coloration. En tout cas, s'il redoutait la présence d'animalcules, il fut rassuré... et déçu en même temps, car il ne s'expliquait pas la manœuvre des Zonds.

— J'en aurai le cœur net, dit-il, décidé. Je ne vois pas d'autres moyens.

Il vida ses prélèvements dans un gobelet. Le suc restait incolore. Puis il avala le contenu de la timbale, avant que ses camarades n'aient pu l'en empêcher.

— Vous êtes fou, docteur ! s'écria Clara, livide. Vous voulez vous empoisonner ? Vous ignorez la substance employée par les Zonds.

Jans resta détendu. Il n'éprouva aucune crainte. Même, il sourit.

— Ne vous affolez pas. Les Zonds n'empoisonnent sûrement pas les cactus, seule végétation utile du désert. Mais, à défaut d'analyses, je connaîtrai ainsi les propriétés du liquide translucide inoculé aux plantes.

Kassel, nerveux, marchait de long en large dans la grotte. L'initiative de son collègue l'inquiétait.

— Vous jouez les héros, Jans... Les Fargs, ça ne vous suffit donc pas ?

— Bah ! vous vous tourmentez bien, mon cher collègue. Bientôt, nous serons obligés d'absorber des extraits de cactus « traité », car je me demande si le but des Zonds n'est pas, justement, de modifier chimiquement la composition de ce suc nutritif, nourriture exclusive des Ksiss.

— Les Fargs, s'étonna Helen, ne s'alimentent pas avec du suc de cactus. C'est à noter.

— Exact, approuva Edward. Hooa m'a appris ça, entre autres. Les Fargs préfèrent l'extrait d'une autre plante. Ils n'assimilent pas le produit, trop caustique pour eux, du cactus. Mais ils le pompent, l'emmagasinent dans des alvéoles, et l'inoculent aux Ksiss.

L'inquiétante attente commença. Transformé en cobaye volontaire, Jans devint le pôle d'attraction de ses compagnons.

— Eh bien ! qu'avez-vous à me regarder comme ça ? Je deviens un phénomène ?

— Non, docteur, fit Klin, embarrassé. Mais nous guettons une réaction de votre organisme. Nous ignorons laquelle. C'est ça le plus angoissant.

— Ne vous tracassez pas, Klin. Partez avec Helen puisque...

Il s'interrompit, devant la pâleur subite du visage de Philip.

— Puisque ? insista le jeune comédien.

— Enfin, j'ai compris qu'Helen ne vous était pas indifférente. Vous avez insisté pour faire équipe avec elle. Je vous le demande à nouveau. Partez vers Hokness, et ramenez notre malheureux ami. Je suppose qu'Hooa a tenu sa promesse. Or, Hokness doit s'impatienter.

Helen rougit.

— Oh ! Docteur... Philip et moi, nous vous obéirons.

— Bien, dit Jans, satisfait. Vous pouvez partir immédiatement. Et ramenez tout le matériel, toutes les provisions...

Il se passa la main sur le front. Quelques gouttes de sueur perlèrent, et il cligna des paupières. Kassel se précipita et tâta le pouls de son collègue.

— Ça ne va pas, Jans ?

— Si... si. Mais je me sens la tête lourde. Je crois bien que je vais m'allonger.

Il s'étendit sur son lit de camp et ferma les yeux. Dix minutes plus tard, il dormait d'un sommeil paisible. Kassel lui trouva une tension normale et il rassura ses compagnons.

— Rien de comparable avec la maladie transmise par les Fargs. Aucun signe d'asthénie, ou de lésion nerveuse. Simplement un sommeil profond.

Néanmoins, Klin et Helen partirent, peu rassurés pourtant sur l'état physique de Jans. Ils retrouvèrent Hokness en parfaite santé. L'industriel avait pris connaissance du mot laissé par Edward.

Mais, quand tous trois revinrent auprès de leurs compagnons, deux jours plus tard, Jans dormait toujours.

CHAPITRE XVI

Jans sortit de son sommeil quatre jours après avoir avalé de l'extrait de cactus « traité ». Il s'éveilla, tout naturellement, sans que Kassel eût à intervenir médicalement.

Ses compagnons poussèrent de profonds soupirs. Leur inquiétude se dissipa, mais, jusqu'au dernier moment, ils se demandèrent si Edward ne resterait pas prostré indéfiniment. Etat physiologique qui s'apparentait à celui engendré par la maladie.

— Eh bien ? dit Klin en riant. Vous nous avez fait une belle peur. Vous vous en tirez à bon compte. Un somme de quatre jours !

Jans bâilla. Il éprouvait des tiraillements d'estomac et Kassel lui apporta quelques conserves. Pendant qu'il s'alimentait, il faisait le point de la situation.

— Mon test s'avère concluant. Les Zonds cherchent à neutraliser les Ksiss. Ils ont découvert un excellent système qui consiste à leur faire

inoculer un produit soporifique, par l'intermédiaire des Fargs, sans que ceux-ci en éprouvent le moindre trouble.

— Pourtant, remarqua très justement Helen Cadwell, les Fargs représentent un danger bien plus grand que les Ksiss. Ces derniers sont pratiquement inoffensifs.

— Ils le seraient, confirma Edward, s'ils ne commandaient pas les Fargs. Or, les hémiptères obéissent aux Ksiss. Ils sont des agents exécuteurs. Si les Zonds veulent envahir le septième continent, il faut qu'ils frappent ceux qui ont intérêt à défendre ce territoire. Vous comprenez ?

Kassel hocha la tête.

— Moi, mon point de vue concorde avec celui d'Helen. Les Fargs peuvent terrasser les Zonds. Pas les Ksiss.

— Les Zonds, insista Jans, persuasif, ignorent tout du peuple d'Hooa. Ils savent seulement qu'il existe, mais ils n'ont jamais vu un Ksiss. Ils croient en son agressivité. Pour eux, les Fargs ne sont que des subalternes. D'ailleurs, ils prouvent qu'ils ne mésestiment pas les hémiptères, puisque, par précaution, ils se sont équipés de combinaisons protectrices.

— Pourquoi les Zonds désirent-ils envahir le septième continent, au climat épouvantable comparé à celui des six autres ? demanda John Phil.

— Hooa l'ignore, dit Edward. Il n'a jamais communiqué télépathiquement avec un autre habitant de Borh.

Le grand problème, s'il se décantait lentement, se posait toujours avec la même acuité. L'avenir restait incertain, aussi bien pour les hôtes du septième continent que pour les humains.

Quelques jours plus tard, Hooa vint aux nouvelles, comme il l'avait promis. Il arriva une nuit et choisit Jans comme interlocuteur. Le docteur, réveillé par la présence du Ksiss sur sa poitrine, ne manifesta pas la même émotion qu'au début. Pourtant, du corps d'Hooa émanait une chaleur insolite, communicative, étrange, une odeur sulfureuse persistante mais à laquelle on s'habitue. Cette adhérence répugnante, sur la peau, créait une sensation d'insécurité perpétuelle.

Jans ne troubla pas le sommeil de ses compagnons. La silencieuse conversation s'établit.

— Les nouvelles sont mauvaises. Les Zonds inoculent une drogue soporifique dans les cactus.

— Déjà, révéla Hooa, plusieurs membres de mon clan dorment d'une façon que je n'expliquais pas. C'est très grave ce que vous m'apprenez. Si

les Zonds parviennent à endormir tous les Ksiss du septième continent, celui-ci sera à leur merci.

— Les Fargs le défendront.

— Ils le feraient, si nous le leur ordonnions. Mais s'ils ne reçoivent aucun ordre, ils seront incapables de prendre des initiatives. Vous ne les connaissez pas. Abandonnés à eux-mêmes, ils tomberaient dans l'anarchie. C'est pourquoi nous leur avons rendu service en nous associant si intimement avec eux.

— Vous les coyez incapables de se gouverner ?

— Oui, assura Hooa avec une profonde conviction. Chaque jour, ils prennent nos ordres et les exécutent fidèlement. Ils ressemblent à des robots. Mais que deviendraient des robots sans leurs maîtres ? Sans nous, les Fargs perdraient leur organisation et ils retomberaient dans l'individualisme, comme avant notre association.

Jans, qui ne savait pas très bien s'il devait prendre le parti des Zonds ou des Ksiss, hésita. La situation s'embrouillait. En tout cas, elle n'augurait rien de favorable pour les humains qui se demandaient comment ils sortiraient du tunnel.

— Ecoutez, Hooa. J'ai beaucoup de sympathie pour vous et comme, jusqu'à preuve du contraire, vous avez tenu vos promesses, je tiendrai les miennes. Je vous aiderai. Pouvez-vous jeûner pendant quelques jours ?

— Oui, mais cet état ne peut se prolonger au-delà d'une certaine période. La nourriture extraite du cactus nous est indispensable.

— Abstenez-vous de prendre du suc nutritif. Vous éviterez la contamination. En attendant, je trouverai peut-être le moyen de vous aider.

— Je reviendrai, promit Hooa. Merci de vos efforts. Car, si les Zonds envahissent le septième continent, ils défricheront le désert, détruiront la végétation, et, privé de sa nourriture habituelle, mon peuple périra.

Jans aperçut la chauve-souris phosphorescente qui s'envolait vers la voûte de la grotte. Elle se réfugia dans un recoin inexpugnable, car sa taille atteignait celle d'un gros chat. Elle attendit toute la journée du lendemain et resta invisible, bien que Kassel, Phil et Clara Leen la cherchassent, car ils voulaient bien voir un Ksiss, eux aussi.

La nuit suivante, Hooa partit à tire-d'ailes vers l'océan. Pour ce peuple étrange, la survie devenait préoccupante, et s'imposait à tout prix. Mais les Zonds étaient terriblement armés.

*

* *

Le Farg, criblé de micro-électrodes, reposait sur une plaquette de verre. Il ne bougeait pas, immobilisé par des attaches magnétiques. Un écran à polymorphisme, traversé par une lumière spéciale, le rendait visible.

Il était plus gros qu'un pou. Normalement, un œil humain aurait dû le détailler sans le secours d'un appareil. Mais ses élytres s'adaptaient si bien à la couleur ambiante, comme le caméléon, qu'elles le rendaient imperceptible.

Une caméra à lentilles grossissantes filmait l'hémiptère et permettait de déceler sa respiration pulmonaire. Les élytres s'élevaient et s'abaissaient à un rythme très lent, comme une pompe. On comprenait qu'ainsi structurés les Fargs s'éloignaient franchement de la classe des insectes terrestres. C'étaient des créatures intermédiaires.

Des fils électriques reliaient les micro-électrodes, piquées dans le corps du Farg, à deux autres électrodes plus volumineuses. Celles-ci étaient enfoncées dans les tempes d'A'Nko, assis à proximité.

L'étrange expérience à laquelle se livraient les Zonds correspondait à un but bien précis. A'Nko et C'Lha s'étaient aperçus, en examinant la physiologie d'une de ces minuscules créatures capturée vivante sur la combinaison d'un Zond, que le Farg était doué de pensée. Or, les Zonds décidèrent de stimuler cette pensée et de la communiquer électriquement à un autre cerveau.

— N'ayez pas peur, songea fortement A'Nko, en contact télépathique avec le Farg. Nous ne vous voulons aucun mal, au contraire. Si nous l'avions voulu, nous aurions pu vous détruire. Vous et tous vos congénères. Vous avez un nom ?

— Oui, Ro-Bur.

Une étincelle de joie illumina les yeux d'A'Nko qui leva la main en signe de victoire. C'Lha interpréta ce geste et resta aux aguets. Il ne participait pas à l'extraordinaire conversation entre deux êtres aussi dissemblables, mais il espérait un résultat positif.

— Eh bien ! Ro-Bur, vous subissez l'influence néfaste des Ksiss. En alimentant vos maîtres, vous devenez des créatures abâtardies. Or, un avenir plus brillant s'offre à votre peuple.

L'étonnement grandit chez le Farg. Jamais personne ne l'avait autant flatté.

— Sans les Ksiss, nous serions désorganisés. Nous avons accepté notre association.

— Erreur, sans vous, les Ksiss ne vivraient pas. Vous leur apportez la nourriture. Vous êtes leurs auxiliaires indispensables et ils vous font croire le contraire. Votre peuple, bridé, réduit à l'esclavage, aspire sûrement à la liberté. Ce sentiment, enfoui au plus profond de vous-mêmes, reste latent, parce que les Ksiss se gardent bien de l'évoquer. Comme un muscle qui ne fonctionne pas, il s'atrophie. Sincèrement, avez-vous besoin de vos maîtres ?

Ro-Bur hésita. Pour la première fois, quelqu'un le mettait en face de ses responsabilités. Il se rappela la vie de ses ancêtres, telle qu'il la connaissait à travers les bribes d'un passé transmis de génération en génération, comme un patrimoine héréditaire.

— Nos maîtres nous protègent.

— De quoi ? dit A'Nko avec diplomatie. C'est eux qui utilisent vos capacités. Ils vous ordonnent d'inoculer la maladie et vous obéissez. Mais, livrés à vous-mêmes, seriez-vous aussi agressifs ?

— Je ne sais pas.

— Non, assura le Zond, persuasif. C'est pourquoi nous vous offrons une chance unique. Cessez d'alimenter les Ksiss. Révoltez-vous. Inoculez la maladie à vos anciens maîtres. Vous serez les rois du septième continent.

Trop d'attaches, de liens, soudaient les Ksiss et les Fargs. Ro-Bur ne pouvait pas décider seul.

— Inoculer la maladie aux Ksiss ? Non, nous ne le pouvons pas. Nos maîtres secrètent une substance qui neutralise les effets de nos piqûres. Vous pensez bien qu'ils se sont garantis contre nous avant de nous accepter !

— Eh bien ! cessez de les alimenter. Vous jouirez de la liberté. Nous sommes puissants et capables de vous détruire. Réfléchissez bien à notre suggestion. N'entraînez pas tout votre peuple dans la mort. Nous vous contacterons à nouveau pour savoir ce que vous avez décidé.

A'Nko ôta les électrodes de son front et les reposa sur la table. Il considéra le Farg, écartelé sur la plaquette de verre, et se tourna vers C'Lha.

— Les Ksiss ne peuvent plus nous échapper maintenant, même si les Fargs refusent notre proposition.

Il désigna le petit insecte.

— Ramenez Ro-Bur sur le septième continent et relâchez-le.

C'Lha sourit. Les Zonds, avec patience, s'acheminaient vers la victoire finale. Leur intelligence et leur science triomphaient.

CHAPITRE XVII

Plus d'une semaine s'écoula et Hooa, une nuit, prit à nouveau contact avec Jans.

— La situation se détériore doublement. D'abord, les Zonds ont envahi notre tanière.

La surprise figea les traits d'Edward. Il n'aurait pas cru les Zonds aussi téméraires. Il demanda des précisions.

— Comment ça ?

— Ils sont arrivés, un matin, vêtus de combinaisons protectrices. Ils étaient une demi-douzaine. Ils n'ont eu aucune difficulté à saisir, de leurs mains gantées, l'un des nôtres endormi.

— Vous ne vous êtes pas défendus ?

— La moitié de mon clan dort, abruti par les drogues déversées dans les cactus. Nous ne possédons plus le mordant, la hargne. Nous ne nous illusionnons plus. Les Zonds sont maintenant chez eux.

— Ils sont restés sur le septième continent ?

— Non. Après avoir capturé l'un des nôtres, ils sont repartis à bord d'engins volants.

Jans comprit que les habitants de Borh voulaient examiner de plus près un Ksiss, peut-être le disséquer, en tout cas le soumettre à certains tests. Cette manœuvre dissimulait un plan que le docteur tentait de deviner.

— Ils cherchent à vous annihiler, dit-il. Ils y parviendront, si vous ne réagissez pas vigoureusement.

— Ce n'est pas tout, continua Hooa sombrement. Quelque chose de bien plus grave encore nous menace. Les Fargs ne nous alimentent plus.

La stupeur du Terrien augmenta. Il maîtrisa un cri, évitant de réveiller ses compagnons. Il tâta le Ksiss, recroquevillé sur sa poitrine, et, dans le fond, il plaignait ces créatures aux prises avec les pires difficultés.

— Que m'apprenez-vous là ? Les Fargs ?

— Oui. Depuis quarante-huit heures, aucun d'eux n'est venu nous alimenter. Nous n'en avons pas revu un seul. Ils ont disparu.

— Vous soupçonnez les Zonds ?

— Oui. Ça m'étonnerait, pourtant, qu'ils aient réussi à tuer tous les Fargs. Certains auraient échappé au massacre. Aussi, je pense que nos auxiliaires ont purement décidé de nous abandonner.

— Voyons... Vous les connaissez. D'eux-mêmes, ils ne peuvent prendre aucune initiative. Vous me l'avez expliqué.

— Je sais, dit Hooa. Pourtant, c'est la tragique vérité.

Jans réfléchit, mais les événements se déroulaient si vite qu'il était pris de court. Il ne comprenait pas cette soudaine carence des hémiptères et, pas un instant, il ne songea à une révolte possible des Fargs contre leurs anciens maîtres.

Il chercha le remède à ce mal. Il le trouva.

— Dès demain matin, nous partirons, mes compagnons et moi. Nous irons tous dans votre clan et nous prendrons la place des Fargs. Nous le savons, nous sommes les seuls à pouvoir vous sauver.

— Comment ferez-vous ?

— Nous extrairons du suc de cactus, et nous vous l'inoculerons. Ainsi, nous substituerons-nous aux Fargs.

De bonne heure, Jans secoua ses amis. Il leur expliqua en deux mots la situation. Certains, comme Torn et Hokness, ne furent pas très chauds pour traverser le désert.

— Aider les Ksiss ? rétorqua l’avocat. Ces saloperies volantes nous ont inoculé la maladie. Qu’ils se débrouillent !

— Non, Torn, insista Edward. Vous raisonnez comme un idiot. Si Hooa ne l’avait pas décidé, ordonné, vous seriez encore un impotent, un malade, Hokness aussi. Tous, nous serions cloués sur nos lits.

Kassel, Klin, Phil et les deux jeunes filles se rangèrent derrière Jans. Torn et Hokness haussèrent les épaules et n’insistèrent pas. Finalement, après bien des palabres, l’avis général triompha.

Les humains plièrent bagages. Ils emportèrent le maximum de matériel et, surtout, la totalité de leurs provisions dont les réserves diminuaient sérieusement. D’ailleurs, bientôt, ils seraient obligés de se nourrir comme les Ksiss.

La traversée du désert s’opéra sans incident. Hooa avait précédé les hommes et c’est lui qui les accueillit à l’entrée de sa tanière.

Jans et ses amis s’accommodèrent d’une grotte et ils y installèrent leur campement. Ils trouvèrent une source d’eau fraîche à proximité et Klin varia le menu en pêchant quelques poissons de mer. Le spectre de la famine s’éloignait un peu.

— Bizarre, dit Kassel. Comment expliquer que les Fargs aient disparu d’un seul coup ? A mon avis, les Zonds sont pour quelque chose dans cette histoire. Ils ont tout simplement détruit les hémiptères.

— Je pense comme Hooa, conclut Jans. Les Zonds n’auraient pas pu anéantir les Fargs d’un seul coup. Des rescapés auraient donné l’alerte. Non, tout se passe comme si les Fargs avaient décidé, à l’unanimité, de boudier leurs anciens maîtres.

— Une rébellion ?

— En quelque sorte. Un désir d’indépendance, si vous voulez.

— Hum ! Brusquement ?

Edward, au cours de ces dernières journées, s’était aperçu que les cactus « traités » ne présentaient pas la même coloration que les plantes « saines ». La différence affectait surtout le bulbe, précisément l’endroit où les Zonds inoculaient leurs substances. La teinte était moins foncée que la teinte habituelle. Un jaune pâle, très pâle, même.

Aussi, les humains choisirent-ils des extraits de plantes saines pour inoculer aux Ksiss. Au début, Jans utilisa des doses variables mais, très vite, il apprit la dose adéquate, quotidienne, nécessaire aux besoins des chauves-

souris. Il passa même maître dans ce genre de besogne et tout le clan d'Hooa se soumit volontiers à ce « traitement ».

Klin, lui, aidé de Phil, devenait de plus en plus excellent pêcheur. Il perfectionnait sa technique, son matériel. L'océan foisonnait de poissons et les Terriens s'alimentaient soit du produit de la mer, soit d'extrait de cactus. Ils gardaient leurs dernières rations alimentaires en cas d'absolue nécessité.

L'intimité, avec le peuple des Ksiss, ne gênait plus les Américains. Au début, une sorte d'instinctive méfiance divisait les deux races si dissemblables. Mais l'une, comme l'autre, comprit qu'une mutuelle confiance devait s'établir.

— En somme, résuma Helen Cadwell, nous nous substituons aux Fargs et, comme eux, nous ne tirons aucun avantage de notre association avec les Ksiss.

— D'accord, convint Jans. Mais nous n'en tirons pas non plus d'inconvénient. Nous évitons simplement la mort d'un peuple, d'un peuple intelligent, et c'est une noble tâche.

— Ingrate ! grimaça Hokness qui n'était pas toujours d'accord avec ses compagnons. Je n'aime guère jouer les nourrices.

— On ne vous le demande pas, Hokness ! riposta Edward. Les Ksiss, c'est mon affaire, avec Kassel et Clara. Nous nous répartissons le travail.

— Si les Fargs nous attaquent ? grinça Torn, basculant dans le camp de l'industriel. Car cette éventualité peut se produire. Vous croyez que les Ksiss nous aideront ?

— Ils le peuvent, car ils sécrètent des antistances capables de neutraliser celles des hémiptères, expliqua le médecin new-yorkais. Mais, voyez-vous, j'ai peur que les Fargs ne soient occupés à une autre besogne et leurs pensées ne s'envolent pas vers nous.

— Quand même..., intervint Klin, en hochant la tête. Nous n'avons jamais expliqué pourquoi nous nous sommes échappés de l'ancre d'Hooa, alors que nous étions terrassés par la maladie. Nous avons retrouvé notre vitalité.

— ...Pour la reperdre très rapidement ! ajouta Jans. Hum ! je soupçonne les Zonds.

— Nous n'avons jamais expliqué non plus, continua Philip, pourquoi la police avait identifié nos cadavres, immergés dans une rivière ou dans l'océan, alors que nous n'avons jamais été morts.

— Ça ! dit Kassel avec une moue expressive. C'est loin, très loin. A quoi bon se creuser inutilement la tête ? Je crois que l'annonce du journal a tenu sa promesse. La « nouvelle vie », nous l'avons.

Après un frugal repas composé d'une soupe de poissons qu'Helen prépara habilement, et de jus de cactus, les pionniers veillèrent un moment puis ils allèrent se coucher. Chacun avait aménagé son « coin » dans la grotte et, quand le sommeil alourdit les paupières, le plus profond silence régna.

Au matin, John Phil fut le premier à ouvrir les yeux. Il avait la tête lourde. Il compta ses compagnons et, quand il vit le lit de Jans vide, il poussa un cri.

Kassel, Helen, les autres, s'éveillèrent à leur tour avec difficulté. Ces symptômes, Mac les reconnut.

— Cette nuit, quelqu'un est venu, dit-il. Il nous a drogués.

— Qui ? demanda Torn avec angoisse.

— Les Zonds, sûrement. Ils ont emmené Jans. Ça s'est déjà produit.

— Jans ? Pourquoi ?

La question restait évidemment sans réponse. Mais Kassel interrogea Hooa. En général, les Ksiss postaient des sentinelles, la nuit, autour de leur tanière. L'une d'elles avait aperçu un engin volant qui s'était posé à proximité.

Qu'aurait pu faire le Ksiss ? Rien. Aussi, il n'avait pas donné l'alerte, ce que regrettait Kassel. Car, à ce moment-là, peut-être, les humains n'avaient pas encore succombé au sommeil artificiel et passager. Mais ils ne paraissaient pas de taille à lutter avec les Zonds.

Jans reprit connaissance au labo, sur le troisième continent de la planète Borh.

CHAPITRE XVIII

Cet individu chauve, à lunettes, avec un collier de barbe grisonnante... Jans le reconnut immédiatement. C'était l'homme de la villa de banlieue, l'homme à l'annonce du Sun, celui de Whit 05-43.

A New York, il portait des vêtements comme tout le monde et, dans la rue, personne ne l'aurait remarqué. Ici, il était vêtu différemment. Une tunique bleue et des collants.

Edward lança un coup d'œil par la vaste baie. La ville, par son architecture, sa conception, ne ressemblait pas à une ville terrestre. Le doute n'existait plus. Les humains avaient quitté leur planète.

A'Nko se nomma, présenta son collègue, C'Lha, et rappela :

— Vous avez été le premier à répondre à notre annonce, docteur Jans. J'avoue qu'à cette époque je me demandais anxieusement ce que mon initiative donnerait. Certes, je connais très bien vos compatriotes. Depuis de très longues années, nous étudions votre planète, ses habitants. Nous nous

sommes mêlés à eux. Nous avons ainsi appris que certains hommes songeaient au suicide.

— Pourquoi nous avoir transférés sur Borh ? s'impacienta Edward auquel diverses questions venaient aux lèvres, spontanément.

A'Nko sourit.

— Je vois. Les Ksiss vous ont appris le nom de notre planète. Curieuses créatures que les Ksiss, dont nous ignorions l'existence. Vous nous avez puissamment facilité le travail, docteur Jans, et nous vous en remercions. D'ailleurs, pour répondre à votre question, notre intention était de savoir si des hommes s'adapteraient sur le septième continent. Parmi nous, pas un volontaire ne se présenta pour tenter l'expérience. Nous sommes pacifistes à l'extrême et nous n'employons que des volontaires. Jamais nous n'allons contre la volonté d'un individu. C'est pourquoi nous avons pris toutes les précautions indispensables avant de vous amener sur Borh. Nous n'avons lésé personne. Vous vouliez vous suicider. Nous ne vous avons pas dissuadés. Nous avons même poussé le raffinement jusqu'à créer vos « doubles », effigies synthétiques admirablement moulées, copies exactes de vos organes internes. Personne ne peut prétexter que nous vous avons « enlevés » de force. Exact ?

— Exact ! reconnut Jans. Mais que cherchez-vous sur le septième continent ?

La réponse d'A'Nko étonna le docteur new-yorkais, car elle semblait sincère.

— Je l'ignore. Oui, ne protestez pas. Ça paraît bizarre pour un Terrien, mais nos mœurs diffèrent. Nous obéissons à nos supérieurs sans approfondir leurs ordres. C'est ainsi que mes chefs hiérarchiques me demandèrent une enquête très poussée sur le septième continent. Il s'agissait de rendre « vivable » un pays qui ne l'était pas. Une « adaptation » physiologique s'imposait. Notre première expédition sur le septième continent s'acheva en désastre. Plusieurs des nôtres furent frappés par une mystérieuse maladie, qui les plongea dans une profonde léthargie. Jamais nous ne nous étions occupés de ce septième continent. Vous comprenez qu'après cette alerte, personne ne fut chaud pour recommencer la tentative. C'est alors que j'ai pensé aux hommes de la Terre, si semblables à nous.

— Des cobayes ! grommela Edward, mécontent.

— Oui, mais nous mettions toutes les chances de votre côté. La maladie, c'était votre affaire, docteur. Un moment, nous eûmes l'idée de vous réunir ensemble, tous les huit. Puis nous optâmes pour deux groupes distincts, doublant ainsi les chances.

Jans comprenait mieux la tactique des Zonds. Mais des points restaient encore obscurs.

— Vous avez enlevé un Ksiss. Le relâcherez-vous ?

— Oui, lorsque nous le jugerons utile. Je vous l'ai dit. Nous ignorions l'existence de ce peuple. Actuellement, nous l'étudions avec une extrême attention. Je suis désolé, docteur, que vous preniez parti pour ces chauves-souris.

— Le peuple d'Hooa, et les autres clans ont droit de vie sur Borh. Le septième continent constitue leur domaine. Vous voulez les déposséder.

— Nous cherchons justement à cohabiter, expliqua le Zond. Mais comme nous ignorons les réactions des Ksiss, nous prenons d'élémentaires précautions. Vous feriez mieux de faciliter notre travail.

— Dites que je le contrarie ! s'emporta le médecin.

— Je l'affirme. Vous vous substituez aux Fargs. Il est navrant que nous ne puissions pas « traiter » tous les cactus du désert. Mais cela serait une tâche immense.

— Vous avez anéanti les Fargs.

— Jamais. Ils ont pris la décision de ne plus alimenter leurs anciens maîtres, de revenir aux temps passés, où ils jouissaient de la liberté.

Une préoccupation plus pressante traversa l'esprit de Jans. Il voulait tirer d'A'Nko le maximum d'informations.

— Vous inquiétez-vous de notre sort ?

— Oui, assura le Zond. Mais ne posez aucune question.

— C'est vrai ! ricana Edward. Le contrat !...

— Vous nous méprisez ?

— Oh ! nous n'en savons rien. Sans vous, nous serions probablement morts. Nous vous devons la vie.

— Il est dommage, docteur, que vous vous entêtiez à protéger les Ksiss. Mais, naturellement, si telle est votre idée, nous ne la combattons pas. Nous voulions simplement connaître votre avis.

Jans ne sut jamais comment il retourna auprès de ses compagnons. Un matin, il s'éveilla auprès d'eux, et Kassel lui apprit qu'il était resté deux jours sur le troisième continent.

*

* *

Hooa ressentit une piqure. Une légère piqure, presque imperceptible, à la base de la tête. Depuis des jours et des jours, il n'avait plus éprouvé semblable sensation. Sur le moment, il crut en la morsure de la seringue des Terriens.

Non, les humains dormaient. Les Ksiss aussi, hormis les veilleurs habituels, postés aux alentours.

Puis une pensée communiqua avec celle d'Hooa.

— Je suis Ro-Bur, un Farg.

— Vous revenez ? Les humains ont pris votre place et ils se débrouillent admirablement.

— C'est à cause des Zonds, se lamenta Ro-Bur. Ils m'ont emmené sur le troisième continent, là où ils possèdent d'importants laboratoires. Jamais je n'avais vu des machines aussi complexes. Leur puissance m'effraya. Les Zonds parlèrent d'esclavage, de retour aux temps passés. Ils me relâchèrent. J'ai répété à mes frères les paroles des Zonds. Alors nous décidâmes de tenter la grande aventure.

— Le Temps d'avant l'Association ? dit sévèrement Hooa.

— Oui, c'était mirobolant, fascinant. Mais je crois que nous avons eu tort. Le malheur s'abat sur nous. Notre peuple est décimé par une curieuse épidémie, contre laquelle nos antidotes restent impuissants.

Secrètement, le Ksiss se réjouit des difficultés rencontrées par ses anciens auxiliaires.

— Alors, Ro-Bur, vous revenez vers moi ?

— Oui. Vous pourriez peut-être nous aider, supplia le Farg. Mes frères tombent dans une profonde léthargie. L'épidémie ressemble à celle qui vous a frappés après que les Zonds eurent traité les cactus.

— Les Zonds traiteraient-ils aussi les plantes qui sont à la base de votre alimentation ?

— Non, expliqua Ro-Bur. Aucun d'entre eux n'a remis le pied sur le septième continent.

— Bizarre, dit Hooa. J'en toucherai deux mots aux Terriens. La nuit prochaine, reprenez contact avec moi. J'aurai peut-être des nouvelles. Mais je ne vous promets rien.

— Vous nous abandonnez ?

— Non. Trop de liens affectifs nous unissaient. Cette cession, brusque, inexplicable, prouve que vous êtes tombés sous la coupe des Zonds. Néanmoins, les humains s'acquittent de leur tâche mieux que vous ne pourriez le faire. Ils discernent les cactus traités des cactus sains. C'est ainsi que nous échappons à la maladie, à cette même maladie qui vous terrasse aujourd'hui.

Le Farg s'en alla, mal rassuré sur son avenir et sur celui de ses congénères. Puis, lorsque Kassel, au matin, pénétra dans la tanière des Ksiss pour l'injection quotidienne, Hooa le contacta.

Il s'agrippa à sa poitrine, comme il le faisait avec Jans. Mais ce matin, c'était le tour de Mac, puisqu'il alternait avec son confrère.

— Ro-Bur, le Farg, m'a appris qu'une épidémie ravage son peuple.

— Tiens ! s'étonna Kassel, les Fargs renouent avec vous ?

— Du moins, je le crois. Ils tombent en léthargie et cherchent une protection.

Mac jubila. Ce qu'il gardait secret, il le dévoila maintenant, car Ro-Bur lui apportait la preuve d'une réussite.

— J'ai pensé punir les Fargs. La maladie, c'est moi qui l'ai transmise aux plantes dont se nourrissent les hémiptères. J'ai inoculé du suc de cactus déjà traité par les Zonds. J'ai ainsi contaminé la nourriture des Fargs. Vous comprenez ?

— Bien sûr, opina Hooa. Quel intérêt en retirez-vous ?

— Nous considérons les hémiptères comme des révoltés. Supposez qu'il leur prenne fantaisie de nous inoculer à nouveau leurs substances poïkilothermiques ? Vous n'exercez plus aucun contrôle sur eux. Nous prenons simplement d'élémentaires précautions.

Kassel tira sa seringue de sa sacoche. Il vit arriver Clara Leen.

— Ah ! Clara... Vous avez le liquide ?

La jeune fille tendit un ballon de verre rempli de suc nutritif. Mac introduisit la seringue dans le récipient tandis qu'Hooa s'envolait lourdement vers son alvéole.

— Nous commençons, Clara ? Ça devient passionnant de nourrir tous ces êtres. C'est la lutte pour la vie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIX

Le regard d'A'Nko brilla et se posa sur Jans avec acuité.

— Je dois reprendre contact avec vous, docteur. C'est pourquoi nous vous avons ramené sur le troisième continent. Un sérieux impératif m'y pousse. Je sais quel intérêt vous attachez à la vie, à celle des autres.

Ce préambule n'annonçait rien de bon. Edward le sentit. Il remarqua qu'il se trouvait dans le même laboratoire que la dernière fois, mais C'Lha était absent. Apparemment, rien n'avait changé.

— Qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Nos nouveaux dirigeants, en place depuis plusieurs années, et légalement élus, ont étudié les rapports que je leur ai soumis sur le septième continent. Ma mission serait terminée si...

Le Zond s'arrêta, hésitant. Jans insista, devinant un motif grave.

— Si ?

— Nos gouvernants ont décidé que le septième continent, puisqu'il est « vivable », deviendrait partie intégrante de Borh, de la Fédération. En

conséquence, les Zonds pourront s'y établir.

— Eh bien ! souligna Edward, je ne vois pas là motif d'inquiétude.

— Même si je vous disais que nos dirigeants ont ordonné la destruction totale de toute trace de vie sur ce septième continent ?

— La mort des Ksiss, des Fargs ? s'effraya le médecin new-yorkais.

— Oui, j'ai tenu à vous alerter, et j'ai enfin appris pourquoi mes supérieurs m'avaient chargé d'une enquête très poussée sur cette partie inexplorée de Borh.

Jans comprit que les Zonds vivaient un tournant de leur histoire. Un tournant capital, décisif. Il ne se trompait pas, car A'Nko expliqua avec volubilité :

— Jamais je n'ai eu de sympathie pour nos nouveaux dirigeants, partisans de réformes profondes. Ils ont toujours prétendu que l'ère de facilité dans laquelle nous vivions entraînait la stagnation et freinait le progrès. Nous appelons l'ère de facilité l'ensemble de nos lois actuelles. Elles réprouvent tout ce qui est obligatoire. Sur Borh, tout le monde a le droit de faire ce qui lui plaît.

— C'est l'anarchie ! remarqua Edward.

— Non, les Zonds ne possèdent pas vos mœurs. Ils n'ont jamais connu la contrainte. Ce qu'ils font, ils l'exécutent de leur plein gré. Sur Terre, vous profiteriez à outrance de cette liberté. Ici, nous ne songeons pas au mal. Nous ne poussons jamais quelqu'un à faire ce qu'il ne veut pas. Or, nos dirigeants désirent mettre fin à ce régime. Ils veulent une ère d'austérité, de durcissement, à l'exemple de vos lois. Mais ils savent que ces réformes ne se produiront pas sans récriminations. Ils craignent même la révolte. Aussi, ils ont prévu des camps de repli pour leurs partisans, des « bagnes » pour les récalcitrants, bref, tout un système bien organisé. Ces camps, ces bagnes, ils les construiront sur le septième continent, coupé du reste de la planète. Ils se contenteront d'occuper les points névralgiques. Car le nombre de leurs partisans est plus important que nous le supposons.

— Il existe une solution, dit Jans. Dissolvez votre assemblée et opérez de nouvelles élections.

— C'est que, soupira A'Nko, l'assemblée est indissoluble jusqu'à l'expiration de son mandat. Ce dernier ne s'achèvera pas avant de nombreuses années. Or, je suis catégoriquement hostile aux projets de nos dirigeants. J'ignorais qu'en me donnant la tâche d'explorer le septième continent, ils préparaient secrètement l'avenir.

— Je croyais, ironisa l'Américain, que les Zonds faisaient ce qu'ils voulaient. Vos dirigeants ne transgressent pas vos lois.

La colère anima le visage d'A'Nko. Son regard fulgura. On le devinait surexcité par l'abolition de l'ère de facilité.

— Nous touchons à un point sensible de notre existence. La construction de bagnes va brider la liberté des individus. Or, nos dirigeants croient que l'exemple de la Terre est à suivre. D'après les statistiques, vous avez plus progressé en cent ans que nous en mille ans. Cela viendrait de votre système d'organisation, plus rationnel, mieux adapté. Mais vous en êtes arrivés à l'immatriculation des individus, à la dépersonnalisation, bref, à l'abâtardissement de la race. La machine vous supplante. C'est elle qui, en fait, règne. C'est vous, les robots. C'est ce qui nous guette si nos dirigeants appliquent leur plan.

Jans s'approcha de la baie. Il contempla la gigantesque ville silencieuse, où les véhicules étaient exclus, où les habitants faisaient ce qu'ils voulaient, sans impératif d'heures, de programmes. Oui, une vie de facilité, enviable pour un Terrien surmené. Une vie reposante, calme, détendue, sans contrainte. Vraiment quelque chose d'idéal. Et ces idiots de gouvernants voudraient s'inspirer de l'organisation terrestre !

Le médecin se retourna vers le Zond.

— Je ne veux pas m'immiscer dans vos affaires intérieures. Ça ne me regarde pas. D'ailleurs, pourquoi me racontez-vous tout cela ?

— Parce que vous êtes le seul à pouvoir m'aider. Vous, et vos compagnons. Juridiquement, légalement, nous ne pouvons rien contre l'assemblée. Nous irions à l'encontre des lois que nous voulons justement protéger. La révolte armée ? Nous n'avons jamais fabriqué une seule arme. La guerre est inconnue sur Borh. Des manifestations peuvent néanmoins secouer la planète, les six continents habités.

Le Zond désigna une vaste carte, fixée au mur. Elle représentait les sept continents de Borh. Le septième, immense, qui occupait une région équatoriale, était en blanc. Il n'avait jamais été exploré, parce que personne ne s'y était intéressé.

Jans étudia aussi la carte. Il repéra le troisième continent, où il se trouvait actuellement. La ville qui s'étalait jusqu'à l'océan et qu'on distinguait de la fenêtre du laboratoire était la capitale fédérale.

— Vous voyez, dit A'Nko. Le royaume des Ksiss et des Fargs se trouve au centre de la Fédération.

— J'ai un plan, révéla l'Américain, montrant les ressources de son esprit. Un plan que j'appliquerais, si j'étais à votre place. Il sauverait aussi les Ksiss et les Fargs de la mort.

— Je vous écoute, opina le Zond, très intéressé.

Edward parla longuement. Et, à mesure qu'il développait son idée, le visage d'A'Nko s'apaisait. Le Terrien faisait preuve d'intelligence. Grâce à lui, l'ère de facilité continuerait pour les habitants de Borh.

*

* *

L'épidémie gagna les autres continents, mais les plus importants ravages se produisirent dans la capitale fédérale. Tous les membres de l'assemblée, tous les dirigeants, furent atteints par le mal mystérieux.

Les Zonds plongèrent dans la plus profonde léthargie. En vain, les médecins cherchèrent-ils l'origine du fléau. Ils ne l'expliquèrent pas. Borh se trouva paralysée. L'activité s'y ralentit.

Seul, inexplicablement, le bâtiment réservé à A'Nko et à son équipe semblait épargné, miraculeusement. Le reste de la ville était endormi.

Dans un laboratoire, sur une plaquette de verre, fixé par des sangles magnétiques, un Farg restait immobile. Deux électrodes piquaient son corps et Jans était en communication télépathique avec l'hémiptère..

— Ro-Bur... Comment se comportent vos congénères ?

— Bien. Nous nous adaptons aux conditions climatiques des six autres continents. A'Nko nous a transportés sur le cinquième et nos essaims se sont répandus sur les villes.

— Parfait. Je savais que vous vous adapteriez au climat, contrairement aux suppositions des Ksiss. Vous avez localisé les dépôts de suc nutritif ?

— Oui, ces emplacements sont connus par tous les Fargs, qui ne manqueront pas de s'y ravitailler.

Jans leva le pouce en signe de satisfaction. A'Nko et C'Lha comprirent ce geste et un sourire se dessina sur leurs visages. Ils avaient pratiquement gagné la partie. Tous les obstacles avaient été vaincus. Mais il faut dire que le plan avait été soigneusement, méticuleusement préparé.

Comme convenu, Ro-Bur avait repris contact avec les Zonds. Amené au laboratoire, A'Nko lui avait soumis le projet de Jans. Le Farg avait accepté, parce que c'était la seule solution qui permettait à son peuple de s'en sortir.

Par l'intermédiaire d'Hooa, Edward avait expliqué aux Fargs ce qu'il attendait d'eux. Il avait stocké de grandes quantités de suc nutritif, non contaminé par Kassel. En s'alimentant à cette source saine, les hémiptères retrouvèrent donc leur vitalité, et acceptèrent les directives des Terriens. D'ailleurs, les Ksiss les encouragèrent dans cette voie. Ils luttaient pour leurs vies menacées.

Un jour, A'Nko posa son véhicule volant sur le septième continent. Jans y embarqua. Il avait réuni, dans des boîtes de plastique, un nombre incalculable de Fargs. Il libéra le contenu de ces boîtes sur la capitale fédérale.

Ro-Bur et ses congénères s'attaquèrent d'abord aux membres de l'assemblée, en priorité. Puis aux principaux fonctionnaires. Les centres névralgiques de la ville furent annihilés.

Ainsi, l'épidémie gagna toute la planète. Les substances poïkilothermiques des Fargs refroidirent le sang des Zonds et ceux-ci s'enfoncèrent progressivement dans un état permanent d'hibernation.

Jans retira les électrodes de ses tempes. Il relâcha Ro-Bur qui s'enfuit par la fenêtre ouverte.

— Eh bien ! dit A'Nko, il ne nous reste plus qu'à poser nos conditions.

— J'ai assez travaillé, avoua Edward en riant. J'ai modifié entièrement l'aspect de Borh, qui ressemble à une planète morte. Seul, votre service fonctionne. Maintenant, je vous passe le relais.

— Je vais prévenir mes amis, expliqua le Zond, que les Fargs ont eu l'intelligence d'épargner.

Avec C'Lha, il se dirigea vers des transcepteurs. Il lança divers messages à travers les six continents habités.

CHAPITRE XX

Jans et ses compagnons avaient revêtu des tenues plus correctes. Après des mois passés dans le désert, leurs vêtements terrestres étaient hors d'usage. A'Nko leur avait procuré des tuniques bleues et des collants. Ainsi, ils ne se différenciaient plus des Zonds.

Edward et Kassel pénétrèrent dans le Grand Palais vide, siège de l'assemblée collégiale. Ils portaient des carabines en bandoulière, par prudence, mais ils n'avaient rien à craindre des habitants de Borh. Ceux qui n'étaient pas atteints par la maladie se réfugiaient chez eux et n'en sortaient pas, par peur de la contamination.

Le Grand Palais était de marbre rose, luxueux. Les deux médecins traversèrent la vaste salle de conférences déserte, et après avoir enfilé de nombreux couloirs, ils entrèrent dans une loge. Ils savaient qu'ils y trouveraient R'Hur.

Ce dernier se dressa, à l'arrivée des visiteurs. A'Nko l'avait prévenu, et R'Hur attendait avec anxiété. C'était le chef de l'assemblée, mais en fait,

son pouvoir égalait celui de ses collègues, et il ne possédait aucune prérogative, les dirigeants exerçant un pouvoir collégial. Toutes les décisions étaient prises à la majorité. N'empêche, R'Hur était une personnalité influente qui, parfois, faisait pencher la balance en sa faveur lorsque le vote, par exemple, se disputait à quelques voix près.

Par induction mentale, Jans avait appris le langage des Zonds, d'ailleurs très simple. Il attaqua :

— Vous savez pourquoi nous venons ?

— Oui, je suppose que vous amenez des conditions rigoureuses.

— Contrairement à ce que vous croyez, nous ne sommes pas des envahisseurs.

Le chef de l'assemblée grimaça. Les Fargs l'avaient tiré de sa léthargie pour les besoins du moment.

— Quand nous avons demandé à A'Nko et à son équipe une étude approfondie sur le septième continent, nous ne pensions pas qu'il vous amènerait sur Borh. Après tout, A'Nko a agi comme il l'entendait. Il avait carte blanche. Le résultat prouve que nous aurions dû nous méfier.

Jans sourit. R'Hur ne soupçonnait même pas A'Nko. Celui-ci ne désirait pas être compromis dans cette affaire et il avait demandé aux Terriens de jouer son rôle. Que risquaient Edward et ses compagnons ? Rien, absolument rien. Aussi avaient-ils accepté. De ce fait, les Zonds croyaient que les humains étaient responsables de la maladie, de la paralysie qui frappait Borh et ses habitants.

— Nous venons recevoir votre démission. Si vous refusez, la planète restera paralysée aussi longtemps que vous vous entêterez, expliqua le médecin new-yorkais.

A'Nko lui avait préparé un document légal, avec le nom de tous les membres de l'assemblée. Il ne restait qu'à recueillir les signatures et Jans présenta le papier à R'Hur.

Ce dernier examina le document. Sa grimace s'accrut. Oui, il s'agissait bien d'un certificat de démission, en bonne et due forme. Il regarda les Terriens, décidés, et les armes qu'ils portaient en bandoulière. Il fut impressionné.

Il signa en face de son nom, pour sauver Borh du désastre. Il ne pouvait guère faire autrement. Puis les Fargs tirèrent les autres membres de l'assemblée de leur léthargie. L'un après l'autre, les douze dirigeants collégiaux défilèrent séparément devant Jans et Kassel qui recueillirent

leurs signatures. Pas un ne protesta. Tous acceptèrent avec la conviction qu'ils faisaient leur devoir.

Alors, légalement, de nouvelles élections purent avoir lieu. A'Nko lança ses amis dans la bataille. Lui-même ne se présenta pas, car le pouvoir ne l'intéressait pas. Mais sa campagne orbita autour du maintien de l'ère de facilité. Il dénonça, au cours de meetings publics, les tentatives des anciens dirigeants. Bref, il informa largement l'opinion et, comme la majorité des Zonds était conservatrice en diable, les partisans d'A'Nko gagnèrent les élections.

L'ère de facilité se poursuivit. Pas une loi ne fut abrogée. La nouvelle direction collégiale abandonna le projet d'aménagement du septième continent.

— En somme, résuma Jans, les Ksiss et les Fargs vivront comme par le passé.

— Oui, assura A'Nko. Les Fargs ont inoculé leurs antidotes aux Zonds, peu avant les élections. Notre peuple est sorti de la léthargie dans laquelle nous l'avions volontairement plongé. En contrepartie, nous avons promis aux Ksiss et aux Fargs de les laisser tranquilles.

Kassel hocha la tête. Il se moquait des affaires intérieures de la planète Borh. Il songeait à son avenir, au sien et à celui de ses compagnons.

— Vos initiatives, A'Nko, ont abouti à nous amener ici, hors de notre monde, dans un but maintenant proscrit. Tous vos efforts n'ont servi à rien.

— J'ignorais les intentions de mes supérieurs, avoua le Zond. Sinon je n'aurais jamais entrepris une œuvre aussi colossale. Effectivement, j'ai travaillé pour rien. Ou plutôt si : nous avons découvert l'existence des Ksiss, des Fargs, races semi-intelligentes. En tout cas, depuis le début, j'étais persuadé que vous réussiriez, et que vous vous adapteriez au septième continent. Mon intuition ne m'avait pas trompé. Vous avez même dépassé mes espérances.

Klin s'enhardit et posa la question cruciale qui lui tenait à cœur, à lui et à ses compagnons :

— Quel sort nous réservez-vous, maintenant ?

A'Nko hésita quelques secondes. Il regarda C'Lha, muet, immobile, dans un coin du laboratoire. Nul doute, les deux savants avaient discuté de l'avenir des Terriens.

— Vous connaissez nos intentions pacifiques. Vous pourriez très bien vous incorporer dans notre société, où vous auriez un emploi adapté à vos

capacités.

— Hum ! toussa Kassel, que ce projet n’enchantait pas. Nous sommes guéris de notre idée de suicide. Nous aimerions vivre, au sens réel du terme. Ne pourrions-nous pas retourner sur notre planète ?

A’Nko fronça les sourcils. Il ne s’attendait probablement pas à ce genre de demande à laquelle il opposa des arguments de poids :

— Je me permets de vous rappeler que, légalement, envers votre propre société, vous êtes décédés, enterrés, déjà oubliés. Si vous retourniez sur votre planète, vous prouveriez difficilement vos identités et encore davantage l’aventure que vous avez vécue. Personne ne vous croirait.

— D’accord, dit Jans, qui pesait les difficultés. Mais à la majorité, mes compagnons et moi désirons ce retour sur la Terre.

Le Zond s’inclina. Il ne pouvait pas aller contre la volonté des humains. Cependant, il les avait mis en garde.

— Nous vous reconduirons aux Etats-Unis, puisque vous en exprimez le désir. J’espère que vous accepterez nos excuses pour les quelques mois passés hors de votre planète.

— Bah ! confessa Kassel. Nous avons vécu une aventure inoubliable et nous voilà vaccinés à jamais contre l’idée de suicide.

Retirés dans un appartement mis à leur disposition par les Zonds, les pionniers regardaient, par leurs fenêtres, la capitale fédérale dépourvue de véhicules, silencieuse, saine.

— Ah ! soupira Helen Cadwell. Si New York pouvait ressembler à la capitale de Borh !

— Vous parlez de ce silence, de cette pureté de l’atmosphère, fit Klin, attentif à tout ce que faisait ou ce que disait la jeune étudiante. Je vous l’accorde. New York, à côté, c’est l’enfer. Nous aimerions aussi avoir notre ère de facilité.

— Impossible ! grommela Kassel. On ne revient pas en arrière. D’ailleurs, les Zonds ne connaissent pas l’automobile, la bombe atomique, les embouteillages...

Une certaine nostalgie ombragea le front de Jans. Il rêva :

— Personnellement, cela ne m’aurait pas déplu de vivre jusqu’à la fin de mes jours au milieu des Ksiss, des Fargs. C’est une association de races étonnantes.

— Vous pouvez rester, docteur ! ironisa Torn. Personne ne vous tient. Mais vous êtes le seul à regretter le septième continent.

— Vous pensez à votre femme ? minauda Clara Leen. Elle doit porter le deuil.

— Jane ! Oui, le noir doit bien lui aller. Je me demande quelle sera sa réaction en me revoyant vivant. C'est pour elle que je veux revenir, parce que je l'aime toujours.

— Sentimental ! dit John Phil en riant. Mais je crois que, de toute manière, comme l'affirme A'Nko, nous rencontrerons certaines difficultés... administratives, à notre retour.

Kassel avait déjà une idée.

— Nous signerons tous les huit une déclaration comme quoi nous avons été enlevés par les Zonds. Sous serment, s'il le faut. D'ailleurs, il faudra que les autorités nous croient. Elles verront bien que nous sommes vivants !

Ces difficultés, Klin et Helen ne les envisageaient même pas. Ils se tenaient l'un près de l'autre, à l'écart, et, dans leurs regards, défilaient des projets. Ils voulaient revenir sur leur planète pour être heureux.

— C'est magnifique de s'être rencontrés comme ça, soufflait Philip dans un murmure. Pour vous, Helen, pour toi... je... je sens que ma carrière d'acteur prendra un autre visage. Je travaillerai dur. Je me hisserai au niveau des plus grands.

Phil poussa Hokness du coude. Il désigna discrètement les deux jeunes gens perdus dans leur rêverie :

— Vous les entendez ? Ils s'en foutent si on les croit morts ou pas. Le monde ne compte plus, pour eux.

Pourtant, leur sort se préparait à tous, à tous les huit, inéluctablement. Il ne serait pas celui qu'ils espéraient, qu'ils attendaient. Non, quelque chose d'imprévisible, d'impondérable, les guettait.

CHAPITRE XXI

A'Nko regarda l'écran de contrôle. Il sursauta. Non, lorsqu'il avait perçu le signal lumineux attestant qu'un visiteur se présentait à la porte du laboratoire, il ne s'attendait pas à voir R'Hur.

Car c'était lui, l'ancien chef de l'assemblée collégiale. A'Nko l'introduisit dans son bureau, le pria de s'asseoir, et fronça les sourcils. Il s'exprima naturellement dans sa propre langue :

— Votre visite m'étonne profondément, R'Hur. Quelque chose ne va pas ?

— Oui, je suis déshonoré. Les Terriens m'ont obligé à démissionner et je n'ai pas été réélu. Cet état de choses m'affecte énormément, à un tel point qu'elle provoque des troubles en moi, des troubles psychiques. Je suis décidé à me supprimer.

— Comment ? sursauta le savant.

Jamais un Zond ne s'était exprimé ainsi. Le suicide n'existait pas sur Borh, ou plus exactement, les habitants de la planète, heureux, ne

songeaient pas à cette solution extrême. Qui aurait pu les pousser à cette funeste tentative ?

— Cette maladie mentale, qui vient de la Terre, murmura A’Nko, gagnerait-elle Borh ?

— Possible, admit R’Hur. Il faut que quelqu’un commence. Nous prenons les habitudes des Terriens, puisque nous avons caressé le projet de vivre comme eux, de copier leur système d’organisation. Peut-être, au fond, a-t-il mieux valu que les choses se passent autrement.

— Oui, pour le bien de Borh, assura le confrère de C’Lha.

— Je connais votre antipathie pour mon projet, alors que j’étais chef de l’assemblée. Je n’y reviendrai pas. Le passé est enterré. Mais j’ai quand même le droit de me détruire, d’une façon ou d’une autre. La loi ne me l’interdit pas. Tandis que si nous avions pris des mesures autoritaires, ce geste désespéré aurait pu être évité.

— Je n’apprécie guère votre sacrifice, grimaça A’Nko. Si vous mourez pour votre cause, je ne vous approuverai pas. Qu’espérez-vous de moi ?

— Oh ! la simple application de la loi, ironisa R’Hur. Je voudrais ramener les Terriens chez eux.

D’habitude, quand un Zond exprimait un désir, personne ne posait de questions. A’Nko respecta cette règle, mais en lui-même il se demanda quelles idées traversaient R’Hur. Nul doute, l’ancien dirigeant aigri cherchait à gagner la Terre.

— Vous m’accordez cette faveur ? insista R’Hur.

— Je ne peux pas vous la refuser, d’autant que Jans et ses compagnons sont encore ici.

— J’étais ancien pilote d’astronef, précisa le membre déchu de l’assemblée collégiale, en exhibant un certificat. J’aurai donc le droit de conduire un véhicule.

— Exact, dit le savant en jetant un rapide coup d’œil sur le diplôme. Vos capacités, en matière de navigation spatiale, vous autorisent à utiliser un astronef. Quand partirez-vous ?

— Le plus tôt possible.

— Bien, je préviendrai Jans et ses compagnons.

R’Hur pivota sur ses talons. Avant qu’il ne franchisse la porte, A’Nko le rappela :

— Je suppose, d’après vos déclarations, que vous ne reviendrez jamais.

— Suis-je obligé de répondre ?

— Non.

— Alors, souligna R'Hur, je me tais. Mes projets personnels ne concernent que moi. Je me détruirai sûrement lorsque j'aurai ramené les humains sur leur planète.

Quand l'ancien dirigeant fut parti, A'Nko convoqua C'Lha dans son bureau. Il lui fit entendre la bande magnétique qui avait enregistré la conversation des deux Zonds.

— Qu'en pensez-vous ?

— Ma foi, avoua C'Lha, hésitant, les allures de R'Hur sont suspectes.

— Oui, ça ne m'inquiète pas. Par contre, j'ai singulièrement réfléchi à propos du retour des humains sur leur planète. Ce retour pose des problèmes. Si on croyait Jans et ses compagnons, lorsqu'ils raconteront leur odyssée ? Ils appuieront leur récit sur quelque chose de concret : l'annonce. dans les journaux américains...

— Eh bien ?

— Eh bien ! C'Lha, toute la Terre risque d'apprendre que nous l'espionnons depuis des dizaines et des dizaines d'années.

*

* *

Le biologiste soviétique, revêtu d'une blouse blanche, se pencha davantage sur l'organe qu'il disséquait. A l'aide d'une pince, il retira un microélectrode.

Il appela ses collègues. Bientôt, ils furent quatre autour de la table de vivisection. Leurs visages reflétaient un étonnement profond.

— Vous connaissez beaucoup de Terriens qui se promènent avec des micro-électrodes dans le corps ? dit le premier biologiste russe.

— Non, apparemment.

— Ça prouve indéniablement que nous avons affaire à une race extra-planétaire. J'ai d'ailleurs retrouvé des micro-électrodes dans tous les autres organes.

Les savants de l'institut biologique de Moscou redressèrent vivement la tête. La découverte était d'importance.

— Des créatures d'un autre monde ?

— Oui, affirma le premier biologiste. D'autres éléments le confirment. D'abord, les débris de ce véhicule retrouvés en Sibérie, près de Berezov. L'étude des particules métalliques se poursuit, mais les conclusions des experts sont formelles, d'ores et déjà : l'alliage de l'engin n'est pas de conception terrestre. D'autre part, les fragments vestimentaires que nous avons pu réunir ont permis de reconstituer un vêtement de tissu synthétique, de couleur bleue, une sorte de tunique descendant jusqu'aux genoux, et un pantalon collant. Les neuf occupants du véhicule portaient ce même costume.

Le plus âgé des biologistes hocha la tête gravement. L'affaire dépassait le cadre de leurs études habituelles et excitait les esprits.

— Pourtant, remarqua-t-il, l'un d'eux ne portait aucun micro-électrode dans son organisme. C'est le premier que nous avons examiné. Aussi jugez de notre étonnement lorsque, sur les huit autres cadavres, nous avons découvert ces minuscules objets implantés dans les chairs.

— Bizarre, dit un autre savant. Ces créatures nous ressemblent étrangement. Elles possèdent les mêmes organes, le même mode d'assimilation.

La nouvelle ahurissante se répandit très vite sur la Terre, par toutes les voies de diffusion. Un avion militaire soviétique, en patrouille, avait repéré les débris d'un étrange engin près de Berezov, en Sibérie. Aussitôt, il avait alerté les autorités.

L'engin était méconnaissable. Il s'était littéralement empalé dans la terre, à une vitesse extraordinaire. Disloqué, fracassé, il béait de toutes parts. A l'intérieur, gisaient neuf cadavres aux os brisés, aux membres arrachés, aux visages défigurés.

Bien entendu, personne ne fit le rapprochement avec Jans et ses compagnons. R'Hur était parmi les cadavres. Il s'était suicidé, comme il en avait manifesté le désir, et il avait entraîné les Terriens dans sa mort. Ainsi, il se vengeait de ces humains qui avaient provoqué sa démission, et celle de l'assemblée qu'il présidait.

Pour les biologistes de Moscou, les neuf créatures retrouvées en Sibérie venaient d'un autre système solaire. Leur astronef s'était écrasé sur la Terre, soit par suite d'une fausse manœuvre, soit accidentellement.

* *

A'Nko laissa échapper un sourire de satisfaction. Les nouvelles qu'il avait apprises tout récemment le comblaient :

— Vous savez, C'Lha, que R'Hur s'est écrasé sur la Terre avec son astronef ? Il a tenu sa promesse. Il s'est suicidé.

— Oui, mais Jans et ses compagnons ?

— Morts. R'Hur a obéi à nos directives.

C'Lha ne montrait pas le même enthousiasme que son collègue. La fin tragique des huit humains l'affligeait, alors qu'apparemment elle réjouissait A'Nko.

— Etait-ce utile de condamner ces huit malheureux ?

— Nécessaire, C'Lha, nécessaire à notre sécurité. Songez que si leurs congénères avaient pris au sérieux leur récit, ils auraient cherché par tous les moyens à contrarier la mission de nos agents. Ils auraient opéré de vastes enquêtes et peut-être nous auraient-ils démasqués. Tandis que, maintenant, ils n'opèrent même pas le rapprochement entre l'astronef écrasé en Sibérie et l'annonce sur les journaux américains. Ils n'ont pas reconnu Jans et ses compagnons.

A'Nko se passa la main sur le menton et hocha la tête.

— Bien sûr, j'aurais préféré que Kassel et les autres restent sur Borh. Nous avons apprécié leur collaboration involontaire. Mais ils n'ont pas su accepter la chance que nous leur donnions. Ils ne pouvaient être morts et vivants à la fois. Ils ont choisi librement.

Machiavélique, le Zond s'approcha de la baie et contempla la ville léchée par l'océan. Au-delà, bien au-delà, à des milliers de kilomètres, sous un climat torride, infernal, ce même océan inondait de spasmes mouillés la côte du septième continent, terre inviolable, domaine des Ksiss et des Fargs.

FIN

OceanofPDF.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. DE FONTAINEBLEAU
KREMLIN-BICÊTRE
(VAL-DE-MARNE)

Dépôt légal : 2^e trimestre 1967

IMPRIMÉ EN FRANCE

OceanofPDF.com